



JEAN
MALAURIE

ARCTICA

Œuvres I

Écosystème arctique
en haute latitude

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



Arctica Œuvre I

Écosystème arctique en haute latitude

Il est un système d'équilibre des forces, une homéostasie de la Terre : Gaïa. Elle établit un ordre dans les éboulis du Grand Nord, dont les roches datent de l'Ordovicien. C'est une découverte majeure que Jean Malaurie va faire en jeune naturaliste lors de deux expéditions glaciologiques françaises sur l'inlandsis du Groenland (1948-1949), puis en solitaire (1950-1951) à Thulé, dans le nord-ouest du Groenland. Les éboulis ordoviciens de plus de 400 millions d'années ont une « personnalité géomorphologique ». Ainsi, pour appréhender l'évolution de la Terre, les changements de climats, il convient d'en étudier les différentes étapes : ce sera l'objet de sa thèse d'État en géographie physique.

Aux côtés des Inuit, Jean Malaurie, jeune apprenti méditant, est à l'écoute de leur « pensée sauvage ». Il découvre la place centrale que tiennent la pierre et son « esprit intime » dans leurs réflexions mythiques, écho de ses propres recherches géocryologiques. Débute alors un long questionnement sur la dialectique de l'environnement et du chamanisme dont cet ouvrage présente la genèse.

Ce premier tome d'une série de quatre volumes consacrés à ses travaux scientifiques rassemble les recherches fondamentales de Jean Malaurie en géomorphologie, géocryologie et cryopédologie. En géophilosophe – selon la formule de Gilles Deleuze –, l'auteur revient sur ses propres découvertes scientifiques. On découvre les prémises d'une pensée bachelardienne, à la recherche des énergies vitales de la pierre, au fondement de la vie sur Terre. Formé par l'esprit de raison géographique, le chercheur s'attache aux forces obscures de l'inconscient, l'irrationnel, inspiré par le socle rocheux et son énergie.

Personnalité polaire majeure, Jean Malaurie est avant tout un scientifique, géomorphologue et géocryologue de formation. Il est à l'origine du Centre d'études arctiques [CNRS-EHESS], érigeant en combat précurseur l'interdisciplinarité entre sciences humaines et sciences naturelles, une éco-ethnologie. Directeur émérite au CNRS et à l'EHESS, ambassadeur de bonne volonté pour l'Arctique à l'Unesco, il est aussi le père fondateur d'une anthropologie réflexive au sein de la collection « Terre Humaine ». En naturaliste, loin des structures et des modèles, il déploie une pratique novatrice de l'anthropogéographie, solitaire et immergée. Défenseur des minorités boréales, il fonde l'Académie polaire d'État à Saint-Pétersbourg, unique école des cadres pour les jeunes élites autochtones nord-sibériennes dont il est le président d'honneur à vie. Il vient d'être nommé président d'honneur de l'université d'hydrométéorologie arctique d'État de Saint-Pétersbourg.

Jean Malaurie

Arctica

Écosystème arctique en haute latitude

Œuvres I

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Remerciements. *Mes premiers remerciements sont pour Madame Catherine Bréchnignac, alors présidente du CNRS – elle est aujourd’hui Secrétaire perpétuelle de l’Académie des sciences – qui a décidé cette publication de tous mes articles scientifiques, les qualifiant de « science de combat ».*

Six volumes étaient prévus, je les ai réduits à quatre au fil de la rédaction. Je remercie également, Madame Blandine Genthon, directrice générale du CNRS Éditions, qui assure avec intelligence et une grande générosité d’esprit la publication de cette œuvre scientifique. Je suis très reconnaissant à mes deux collaboratrices du Centre d’études arctiques (CNRS-EHESS), Audrey Dubarry et Pamina Guyot-Sionnest, toutes deux assistantes d’édition, d’avoir assuré jusqu’à son terme ce premier volume *Écosystème arctique en haute latitude*. Il sera suivi d’un deuxième volume *Tchoukotka (1990) De l’autonomisation léniniste/stalinienne à la Pérestroïka du président Mikhaïl Gorbatchev*, immédiatement entrepris, consacré à mes recherches en Tchoukotka sibérienne lors de l’expédition soviéto-française que j’ai dirigée en août-septembre 1990 – expédition composée de huit chercheurs dont les travaux très remarquables seront entièrement publiés.

Je tiens à remercier très particulièrement tous les scientifiques français ou étrangers qui devant l’ampleur de cette publication, lui ont fait bénéficier, par un article personnel, de leur éminente autorité. Jaime Aguirre-Puente, directeur de recherche au CNRS et membre d’honneur de l’Institut international du Froid (Paris), Claude Lepvrier, maître de conférences et spécialiste de tectonique arctique, le si regretté Jean-Marie Pelt, ancien président de l’Institut européen de l’écologie (Metz), Hélène Richard, présidente du Comité français de cartographie ainsi que Nathalie Thibault, brillante biologiste et auteur. Je tiens enfin à témoigner de ma profonde reconnaissance pour le CNRS et l’EHESS, institutions émérites où j’ai poursuivi avec bonheur et dans une très grande liberté scientifique, toute ma carrière.

Nous remercions la présidence du CNRS pour sa généreuse subvention et particulièrement pour la mise à disposition d’un secrétariat de rédaction pour ce programme.

Le professeur Jean Malaurie exprime vivement sa gratitude à la Fondation Prince Albert II de Monaco qui a bien voulu soutenir financièrement ce programme de publication de son œuvre au CNRS Éditions, en quatre volumes.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l’éditeur ou du Centre français d’exploitation du droit de copie, 20 rue des Grands Augustins, F – 75006 Paris.

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2016
ISBN : 978-2-271-09305-9

En hommage à Son Altesse Sérénissime le Prince Albert II
de Monaco, à son œuvre de découverte dans l'Arctique
et à sa volonté résolue de défense écologique.

Table des matières

PRÉFACE		Pentes et éboulis..... 104
** Un regard de géohistorien	7	Éboulis superposés et changements climatiques dans le nord-ouest du Groenland 117
INTRODUCTION GÉNÉRALE		Observations des spécialistes..... 123
** Réflexions épistémologiques.....	33	BIBLIOGRAPHIE : PREMIÈRE PARTIE 125
** Géographie arctique.....	39	DEUXIÈME PARTIE
** Pierre Gourou, questionner en se questionnant.....	47	GÉODYNAMIQUE
La mort de Jean Gottmann	58	** Géodynamique
PREMIÈRE PARTIE		129
GÉOMORPHOLOGIE		MASSIF DU HOGGAR
** Géomorphologie.....	63	Premiers résultats d'une mission géomorphologique..... 134
RÉSULTATS D'EXPÉDITIONS		Sur la faible importance de la désagrégation mécanique et sur l'évolution des pentes 137
** Philosophie d'une vie de recherche.....	73	Mesures de propagation thermique..... 139
Géographie	79	** Oued Draa.....
Notes de géographie physique et humaine.....	81	141
Une expédition géographique dans le nord-ouest du Groenland.....	86	MONTAGNE DE SKANSEN
Sur les premiers résultats d'une mission géographique.....	91	Le modelé cryo-nival des versants meubles de Skansen 144
PISTES DE RECHERCHES		Sur l'asymétrie des versants..... 150
Sur des sols structuraux sous-marins de la côte ouest du Groenland.....	94	Évolution de talus sableux au pied de dykes sous un climat arctique..... 152
Sur le précambrien de Qapiarfik	95	Notes d'hydrologie..... 154
Sur le pseudo-karst des formations métamorphiques.....	97	ÉVOLUTION DES PENTES
UN NOUVEL ÉCOSYSTÈME MAJEUR : L'ÉBOULIS		Inclinaisons d'éboulis et répartition des matériaux sur la pente..... 170
Évolution actuelle des pentes.....	100	Gélifraction, éboulis et ruissellement sur la côte nord-ouest du Groenland 173

TROISIÈME PARTIE GÉOCRYOLOGIE		** Herbier de Siorapaluk.....	274
** Géocryologie.....	185	** Monographie des plantes	278
** La pluridisciplinarité : un devoir du scientifique	187	BIOTOPE ET TERRITOIRE	
OBSERVATIONS DE TERRAIN ET EXPÉRIENCES EN LABORATOIRE		Complexité des notions de faciès morphologique arctique et subarctique.....	300
Porosité et imprégnation maxima.....	198	Géographie boréale et anthropologie	303
Étude théorique des conditions de propagation thermique à l'intérieur d'une roche.....	205	BIBLIOGRAPHIE : QUATRIÈME PARTIE.....	
Essais de gélivité	216	CINQUIÈME PARTIE CARTOGRAPHIE	
Effets relatifs à la gélifraction en haute latitude .	223	** Cartographie, son pouvoir sur notre imaginaire	309
Étude comparée des températures du sol et de l'air	229	** Les travaux cartographiques de Jean Malaurie.....	315
GÉLIFRACTION DANS L'ARCTIQUE ET PROBLÈMES D'INGÉNIEURIE DANS LES TRAVAUX PUBLICS		Établissement de deux cartes.....	317
Confrontation interdisciplinaire dans les déserts froids lunaire et martien : les éboulis.....	234	TERRES D'INGLEFIELD ET DE WASHINGTON	
BIBLIOGRAPHIE : TROISIÈME PARTIE		Présentation de deux cartes	326
QUATRIÈME PARTIE PALÉOCLIMATOLOGIE ET BIOTOPE		Cartographie comparée entre la carte de Jean Malaurie au 1/200 000 de la Terre d'Inglefield et du sud de la Terre de Washington (1951) avec les relevés photographiques par voie satellite (IGN 2002).....	328
** Paléoclimatologie et biotope.....	243	** Les langues glaciaires : Brother John et Hiawatha	329
** Regard d'un écologiste sur l'œuvre d'un géomorphologue	245	SIXIÈME PARTIE GÉOMORPHOLOGIE INTÉGRÉE	
FOSSILES QUATERNAIRES ET CHANGEMENTS CLIMATIQUES AU POSTGLACIAIRE RÉCENT		** Géomorphologie intégrée	335
Note sur un gisement de la mer à Yoldia.....	250	BASE ARCTIQUE DU CNRS AU SVALBARD	
Sur des lamellibranches et des foraminifères quaternaires récoltés en Terre d'Inglefield.....	251	** Géomorphologie et tectonique	340
Les changements du climat dans le nord-ouest du Groenland pendant le postglaciaire récent	254	Les Français au Spitsberg : 1946-1967	342
COMPLEXITÉ DE LA NOTION DE CLIMATS : GLACE, FLORE, FAUNE, HOMME		Notes for the Future Taking Stock of French Arctic Research in Svalbard.....	344
Preliminary remarks on Holocene paleoclimates Thule and Inglefield land.....	260	Liste des travaux réalisés par les chercheurs du Centre d'Études Arctiques (GDR Études arctiques) à la Base CNRS du Svalbard.....	352
Reduced frost action during 10 000 years post glacial time and peat sites between 1 m and 100 m	272		

SEPTIÈME PARTIE			
GÉOGRAPHIE HUMAINE INTÉGRÉE			
** Géographie humaine intégrée : Groenland, Arctique central canadien, Alaska, Tchoukotka	361	Repères pour l'histoire des Esquimaux polaires, 1616-1990	402
DÉMOGRAPHIE : RECENSEMENT		Le développement de l'élevage du mouton dans le sud-ouest du Groenland.....	415
** Représentation de la première généalogie des Inughuit, 1951-1967.....	366	Problèmes de géographie humaine dans le Groenland, colonie danoise.....	417
ÉTUDES DÉMOGRAPHIQUES ET GÉNÉTIQUES		Les problèmes anthropogéographiques sur la côte nord-ouest du Groenland.....	420
L'isolat esquimau de Thulé.....	370	Problèmes de géographie dans l'Arctique américain et groenlandais.....	421
Méthode mécanographique pour établir la généalogie d'une population.....	378	De la géomorphologie à la géohistoire des sociétés boréales.....	429
GÉOGRAPHIE HUMAINE INTÉGRÉE DANS L'OUEST ET LE NORD-OUEST DU GROENLAND		Géographie et ethnologie.....	430
Le Groenland	398	BIBLIOGRAPHIE : SEPTIÈME PARTIE.....	435
		Index des noms de personnes.....	437
		Index des noms de lieux.....	442
		Table des illustrations	446

Préface

Un regard de géohistorien**

Du Groenland à la Sibérie

Ce premier tome d'*Arctica*, demandé par Catherine Bréchignac, Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et alors présidente du CNRS, est consacré à l'ensemble de mes travaux sur les écosystèmes arctiques en haute latitude. Sept cents articles de géocryologie, de géomorphologie, d'ethnohistoire et de géopolitique boréale sont appelés à être rassemblés par grands thèmes en quatre volumes. Plusieurs textes inédits figurent dans ce volume : mes propres commentaires, insistant sur ce que je crois être une avancée, en suggérant différentes nouvelles pistes de réflexion, mais aussi des appréciations de spécialistes français et étrangers que je remercie très sincèrement. Je dédie ces pages aux jeunes chercheurs qui sont appelés à me suivre dans ces grands espaces glacés. Peut-être leur seront-elles une source d'information et d'études renouvelées.

Lorsque je consulte les dictionnaires, je suis flatté des observations faites sur mes grandes compétences concernant les Inuit et certains autres peuples circumpolaires. A ce titre, on peut rappeler les ouvrages devenus des classiques polaires, *Les Derniers rois de Thulé*, *Hummocks*, *Ultima Thulé*, *L'Appel du Nord*, *Terre Mère*, *L'Allée des baleines*, *Résister* (2017) et certains articles pionniers. *Uummaa, Une prescience sauvage* est à paraître. Mais je suis toujours étonné qu'on n'évoque pas l'étude de référence à partir de laquelle ma pensée s'est construite, *Thèmes de recherche géomorphologique dans le nord-ouest du Groenland*¹ (CNRS, Paris, 1968) et les articles spécialisés qui l'ont précédée et ont suivi sa parution.

La lecture de cette étude de géomorphologie des processus situe le regard de l'anthropologue dans une dialectique d'un environnement ressenti, médité, puis lu avec un peuple héroïque de chasseurs. « La géographie est une maîtrise du sol » nous rappelle Lucien Febvre dans son grand livre sur Michelet. Au cours de ses vingt-six leçons commencées le 1^{er} décembre 1943, au Collège de France, dans les années sombres de l'Occupation, la conclusion sur

** Texte inédit de Jean MALAURIE, 2015.

1. Jean MALAURIE, *Thèmes de recherche géomorphologique dans le nord-ouest du Groenland*, Paris, CNRS Éditions, 1968, 495 p., 161 fig., 79 photogr., 2 cartes couleurs au 1/200 000.

l'identité profonde de notre histoire nationale, retient toute notre attention ; elle a été dite à la veille de la Libération de Paris, le 17 mars 1944. La géographie ? « Cette science d'observation, cette science de la nature à la fois et de l'homme, cette science carrefour [...] C'est que Michelet, abordant les considérations géographiques [...] portait [en lui] deux choses qui le défendaient d'avance contre l'abstraction stérile, le fatalisme candide et le dogmatisme artificiel du philosophe éclectique, n'ayant d'observatoire sur la vie et sur la nature vivante que sa chaire de Sorbonne. Michelet portait deux choses : l'amour de la Terre, l'amour de l'homme, deux choses protectrices et salvatrices. Et c'était un miracle². »

Je suis d'abord un naturaliste tourné vers l'étude de la vie des pierres et de l'esprit de la matière. Ce que j'ai voulu d'abord saisir, dans mes toutes premières approches d'une ambition excessive d'étudiant, c'est le mode de composition primitive de la Terre, puis les processus d'évolution des reliefs qui surgissent de cette masse informe. A ce titre, je souhaitais avoir une formation de géographe-physicien ; la cartographie détaillée et raisonnée des phénomènes actuels me conduit en effet à la recherche d'une loi générale. Hélas, dans la lignée de mon père universitaire, j'avais choisi la classe « Lettres », c'est-à-dire que j'ai fait un baccalauréat de philosophie et que j'ai préparé l'École normale supérieure dans la section « Lettres ». C'est dans un dialogue avec les Grands Anciens, parmi les Inuit – Virgile, Lucrèce, Descartes, Spinoza... –, que j'ai sans cesse, en portant mon regard vers le ciel, le Soleil, la Lune et les étoiles, été encouragé à la recherche d'un principe unificateur. J'ai été très impressionné durant ma première année de préparation à l'École normale³, par les leçons données sur Emmanuel Kant et surtout Henri Bergson. Toute ma vie, j'ai réfléchi sur cette pensée profonde d'Emmanuel Kant : « Nihil est

2. Lucien FEBVRE, *Michelet, créateur de l'histoire de France*, édité par B. Mazon et Y. Potin, Paris, Librairie Vuibert, 2014, p. 312.

3. Elle a été interrompue par mon entrée en tant que réfractaire au STO dans la Résistance le 1^{er} juin 1943.

in intellectu, quod non prius fuerit in sensu ». La pensée de Bergson le conduit à considérer le monde comme une « immense et unique histoire naturelle⁴ ». Un de ses meilleurs analystes, Henri Gouhier, historien des philosophes français, rappelle qu'Henri Bergson a observé « qu'au commencement, un "obus a tout de suite éclaté en fragments"⁵ ». Ces fragments, selon Henri Gouhier, continuent d'éclater pendant très longtemps⁶ ». L'énergie originelle s'organise en un élan vital qui, bien que limité, se répand dans une immensité dont Bergson va tenter de retracer l'« arbre généalogique », cette expression étant d'Henri Gouhier⁷. Telle est ma première position d'esprit, née au Muséum national d'Histoire naturelle (à Paris) lors de mes visites répétées l'hiver 1945. Dans cette majestueuse nef, le froid était rude à supporter ; la France, pillée par les nazis, était très appauvrie. Cette immense galerie n'était pas chauffée. Nous sommes encore au temps des sévères restrictions de l'immédiat après-guerre. La lecture au microscope de coupes artificielles réalisées dans des pierres cristallophylliennes ou granitiques, et révélant leurs structures géométriques complexes, a été pour moi une révélation. Je crois être au cœur même des principes de la genèse. De la pierre au cosmos, dans un mouvement alterné au fil de la recherche, tel sera mon premier élan.

Le hasard est un des responsables de grandes découvertes. L'esprit de l'inventeur ne cesse d'être à l'affût, aux aguets. Qu'est-ce que le hasard ? Quelle est la part de l'hérédité et de l'inconscient ; de l'éducation ? Ça va, ça vient. Les idées courent, se propagent à l'écoute de la moindre rumeur ; du passage d'un livre, de propos imprévus, et l'intelligence retient une interrogation plus séduisante que d'autres. J'ai vingt et un ans ; cette lecture fortuite au microscope a sans doute secrété une première semence dans mes neurones et en a peut-être provoqué d'autres ; la plus agressive décide de l'avenir ; l'arbitrage mental sera dicté par une fougue inconsciente et il sera souverain : le Nord englacé devra être mon espace de recherche. Je dois me rendre sans tarder, aussitôt que possible, dans l'Extrême Nord, parmi le peuple le plus septentrional, les Inughuit de Thulé, à la recherche d'une vie très rude. Je pars à la rencontre de ceux que je préjuge devoir être mes maîtres pour achever ma formation d'homme. La lâcheté

4. Henri GOUHIER, *Étude sur l'histoire des idées en France depuis le XVII^e siècle*, Paris, Éditions Vrin, 1980, p. 118.

5. Henri BERGSON, *L'Évolution créatrice*, in *Œuvres*, coll. Matière et Mémoire, Paris, PUF, 1970, p. 578. Et dans *Œuvres*, p. 161-357

6. Henri BERGSON, *ibid.*, p. 578.

7. Henri GOUHIER, *Étude sur l'histoire des idées en France depuis le XVII^e siècle*, *op. cit.* ; Henri Gouhier, *historien des philosophes français (1898-1994)*, sous la direction de Michelle Sacquin, Paris, BNF, 2003, p. 98.

de l'intelligentsia et des corps constituant, dans les années de la Résistance sous Vichy, m'a profondément marqué et je suis convaincu qu'il n'est d'intelligence que soutenue par une morale. Et c'est ainsi que j'ai été orienté dans les déserts de pierres et de glaces, avec des préoccupations essentiellement éthiques, mais masquées par un programme de géographe-physicien, tourné particulièrement vers des problèmes de pétrographie, puis de géocryologie et de géomorphologie. Pourquoi la pierre ? Il est très difficile d'analyser des pulsions et les élans qu'elles suscitent. En l'occurrence, il me paraissait tout naturel de commencer par le commencement. Je suis soucieux de mieux comprendre les formes primitives de la vie sur la Terre. J'ai l'insolente ambition de réfléchir sur les fossiles chimiques qui ont présidé à la naissance de la vie et je cherche à saisir l'intelligence de cette évolution. Comment sont nés, dans ces mers, les invertébrés cambriens et ordoviciens, puis les végétaux vasculaires, puis enfin, les vertébrés, notamment les célèbres trilobites de l'Ordovicien, il y a 500 millions d'années, et que je retrouverais dans les éboulis de la Terre d'Inglefield ? Quelle est la part des combinaisons chimiques ? Si très tôt je me suis refusé d'accorder quelque valeur scientifique au créationnisme biblique, tout naturellement, je suis préoccupé par toute recherche sur la paléocologie qui, jusqu'à ce jour, ne cesse de retenir mon extrême attention. J'ai cherché notamment à mieux comprendre la fonction, en cette phase capitale de la naissance de la vie, de la température de l'air et l'eau de mer, de la salinité, des opérations physico-chimiques devant aboutir à ce qu'on appelle la « soupe primitive » où, après des millions d'années est née l'énergie vitale de toute espèce de la nature. Dans un esprit lamarckien plus que darwinien, en quête de toute information sur les processus si mystérieux de l'évolution où l'homme arctique, au final, est privilégié au détriment par exemple, de l'ours blanc, je me suis interrogé, en buissonnant, sur la minéralisation des substances dans les eaux noires des temps du chaos, évoquée – qui l'eût cru ? – par les mythes inuit, comme si un de leurs Grands Anciens, l'avait vécue.

Uummaa : le cœur battant de la Terre, son énergie, à mieux dire, la force potentielle diffusée comme une sève aussi bien dans les veines d'une plante que de la pierre et de toute structure. Sans cesse, mes compagnons chasseurs inuit m'évoquent des récits fabuleux de ces temps d'hybridation. Puis, ainsi que je l'ai dit, l'effort de l'esprit vers la connaissance de la genèse mobilise ma réflexion. Je suis désormais déterminé à chercher à saisir l'influence de l'environnement dans tous les domaines, et très notamment, lors des sédimentations des mers. J'étais donc déjà très préoccupé par la définition de cette force première qui régule la nature. C'est le grand ordonnateur. Le pourquoi et le comment m'est apparu plus clairement lorsque j'ai

saisi que les transformations n'ont eu lieu que lors des changements majeurs de climat ; j'ai compris, comme nous l'enseigne Emmanuel Le Roy Ladurie⁸, que les ruptures de rythme géomorphogéniques à la surface de la Terre sont dues à des transformations radicales et successives du climat. Les écosystèmes sont alors déséquilibrés puis, avec une rare souplesse, ils se modifient ; et à la suite de transformations et d'adaptations, ils donnent naissance à une nouvelle histoire.

Le relief ? La géologie de l'espace considéré, sans aucun doute, a été façonnée aussi par des bouleversements tectoniques majeurs et les structures sont essentielles pour comprendre le squelette des parties émergées de la Terre et la carte sous-marine.

L'homme, enfin, et plus particulièrement, hyperboréal, est apparu très tardivement, dans ces immenses déserts glacés : il y a 10 000 ans sur les bords du détroit de Behring, 4 000 ans, dans l'Arctique nord-américain et au Groenland. Il sera, à partir de 1960, l'objet essentiel de mes travaux au Groenland, au Canada, en Alaska, et en Sibérie, après la publication de ma thèse de doctorat d'État. Ceci m'invite à réfléchir sur les travaux préhistoriques considérables conduits en France dans le sud européen ; le paléolithique supérieur à Lascaux (la salle principale longue de 30 m, large de 10 m et haute de 7 m), découverte notamment par l'abbé Breuil, qui a remonté le temps vécu par les premiers hommes, il y a 15 000 ans, au Magdalénien moyen. J'ai eu de nombreux entretiens à ce sujet, avec le grand préhistorien André Leroi-Gourhan, analyste de Lascaux mais surtout de Pinchevent, découvert à partir de 1964, près de Montreaux-Fault-Yonne (Seine-et-Marne) : « Que pensent-ils vos chasseurs arctiques ? Et comment se poursuivent leurs réflexions ? », me demanda-t-il ; « cela est de la première importance pour nous ». Dans les grottes de Chauvet (Ardèche), viennent d'être révélées d'autres remarquables gravures pariétales datant de 35 000 ans. L'homme ne vit pas dans ces grottes sacrées assez distantes de l'ouverture ; ce sont d'immenses salles de 8 000 m² au total, comme décorées de grappes de puissantes stalactites. Pourquoi si loin de l'ouverture, dans le cœur battant de la pierre supposée chamanique ? Les Aurignaciens ont les mêmes capacités que nous-même et que celles des Inuit, selon Jean Clottes. Ces chasseurs de gros gibier – bisons, aurochs, ours, lions – s'interrogent sur les mœurs giboyeuses, mais aussi sur les esprits invisibles qui guident ces animaux comme eux-mêmes. Il est un dialogue inconnu avec des forces ondulatoires de la structure minérale au cœur de ces grottes de pierre. Il n'y a pas d'autres explications justifiant la fascination qu'a cette élite d'ar-

8. Emmanuel LE ROY LADURIE, *Naissance de l'histoire du climat*, Paris, Éditions Hermann, 2013.

tistes aux traits rapides pour des antres pétrographiques très peu accessibles, inhabitables, à l'exception de certains où l'homme s'installe à l'entrée du complexe. Ces gravures et ces peintures notamment à l'ocre rouge avec des teintes noires (425 figures) concernent la chasse, mais aussi des relations dont nous ignorons tout. Les travaux que j'ai entrepris sur l'imaginaire chamanique et la vie sociale que j'ai partagée dans des sociétés très archaïques comme les U.T.K. (Arctique canadien) à la limite de la famine, chasseurs du très Grand Nord aux angoisses et ambitions peut-être proches de celles de Chauvet, sont d'un grand secours pour les préhistoriens. Incontestablement, la très haute préhistoire, dans sa maîtrise intellectuelle picturale et son art notamment de l'estompe, nous interpelle. Le temps de la préhistoire est passé ; est arrivé le temps de l'histoire de la préhistoire avec une « pensée sauvage » inconnue qu'il faut instruire avec toutes les ressources des neurosciences.

Les problèmes de géographie physique sont eux aussi loin d'être résolus dans le nord du Groenland et en Sibérie du nord ; ils appellent de très nombreuses clarifications. Nous ne savons toujours pas, par exemple, pourquoi la Terre de Peary, qui est à l'extrême pointe septentrionale du Groenland, n'a jamais été englacée par le puissant glacier, dit inlandsis, vaste comme cinq fois la France et a été même le site de deux cultures inuit découvertes assez récemment par le grand archéologue danois, mon ami le Comte Eigil Knuth : *Independence I* et *Independence II*. De mêmes interrogations se posent dans certaines bandes littorales du nord de l'Alaska et en Sibérie centrale.

Cependant que je médite, je revis, quasiment en songe, une légende célèbre chez les Yukaghir, recueillie par Vladimir Ilyich Jochelson (1855-1937, ethnologue) :

« Il y a très longtemps, il y avait un vieil homme ; il était marié et avait deux filles. Dans une transe chamanique, il a jeté une troisième fille, la plus vieille, dans l'eau quand elle était encore un très petit enfant. Le vieil homme et sa femme moururent ; ne restaient dans la maison que les deux filles.

Une fois, la plus ancienne sortit pour chercher du bois laissant à la maison la plus jeune. Au retour, elle n'arriva pas à trouver sa plus jeune sœur et elle commença à pleurer. Mais voici la plus jeune fille qui rentre :

– Mais pourquoi pleures-tu ?

– Parce que je t'ai perdu.

Puis elles s'endormirent. Le lendemain, la plus ancienne partit à nouveau chercher du bois, mais avant de s'éloigner elle attacha sa plus jeune sœur avec une corde à un poteau de la maison. Au retour, la plus jeune fille n'était plus là.

De l'autre côté de la rivière, il y avait un gros rocher. La plus ancienne fille partit pour la rechercher... Quand elle atteint le pied d'un grand rocher, elle entendit la plus jeune sœur qui l'implorait du milieu de cette roche. Alors elle s'écria :

– Rends-moi ma sœur !

Alors une voix humaine sortit du rocher :

– Mon amie, je ne te rendrai pas ta sœur. Je suis comme toi une femme, mais ne reste pas près de moi, je n'appartiens pas à l'espèce humaine et tu seras effrayée.

La fille répondit :

– Je ne partirai pas. Rends-moi ma sœur !

La fille regarda le rocher et vit soudain celle qui parlait de l'intérieur du rocher. Son nez était en pierre, ses yeux étaient de grosses pierres [...] ⁹. »

Je pourrais poursuivre ; la légende est longue et on retrouve ce thème dans toute la Sibérie où les grands rochers sont sanctifiés par des images dessinées ou sculptées. La tradition veut qu'il y ait des femmes de pierre. Au cours de ma mission cartographique en Terre d'Inglefield, j'ai sacrifié au rite en enduisant de graisse la bouche – et plus bas – d'Anoritoq, femme en pierre qui a perdu son ourson, Angulligammak, qui chassait pour elle. Elle lui avait passé tout un côté du corps au noir de suie et fait dire, ici et là, qu'on veuille bien ne pas tuer un ourson de deux couleurs : c'est son cher fils, son très cher fils. Un jeune chasseur peu avisé a, par accident, privé cette femme inuit de son meilleur support, un ourson chasseur. Quand Anoritoq, la vieille femme, entendit cette nouvelle, elle devint pâle. Folle de douleur, elle monta sur le toit de son iglou et se mit à chanter à tue-tête :

– Plus d'ourson, plus d'enfant ; je dois guetter encore et appeler un ours, un ours, un ours !

Elle ne voulut plus redescendre et ne cessa de chanter pour attirer un nouvel ours, et elle finit par se pétrifier ¹⁰.

Géocryologie. De l'éboulement aux structures informelles, à l'ordre interne des éboulis

Dans ce tome 1, j'ai réfléchi, plus particulièrement, sur des questions de géocryologie et de cryopédologie négligées jusqu'alors dans l'Arctique, et très particulièrement dans le grand nord du Groenland. Je suis en fait, en 1950-1951, sur tous ces thèmes de géomorphogénie et cryopédologie, le premier géographe-physicien ayant opéré à ces hautes latitudes du nord-ouest du Groenland. Ma

9. Légende traduite de l'anglais par Jean Malaurie, extraite de Vladimir Ilyich JOCHELSON, *The Yukaghir and Yukaghirized Tungus*, New York, Ed. E. J. Brill, 1926, p. 273.

10. Jean MALAURIE, *Les Derniers rois de Thulé. Avec les Esquimaux polaires, face à leur destin*, 5^e édition définitive, revue et augmentée, Paris, Éditions Plon, 1990, p. 388-390.

pensée s'est formée à partir d'une observation attentive d'un écosystème non identifié comme « personnalité géomorphologique » ; je l'ai découvert et passionnément étudié : les **éboulis** (*ujarassuit*), ignorés par les maîtres de la géographie générale ; ils tapissent les grands versants des falaises groenlandaises et leur étude, m'a, en vérité, obsédé. Puis, je me suis attaché à l'observation et à la détermination de l'importance de l'usure, ce que l'on convient d'appeler le *weathering* ; le maître mot étant l'érosion. J'ai tenté de préciser le sens et la force du déplacement ou le mouvement par gravité des pierres arrachées par le jeu du gel et du dégel au *bedrock* et surtout aux parois des *cuestas* des rebords des grandes falaises qui ont parfois un commandement de 400 m ; à temps irrégulier, elles tombent à même la pente ; du fait de la déclivité, ce sont tout d'abord des éboulements informes, en désordre, des empilements de roches de dimensions différentes. Mais la nature n'aime pas le désordre. Alors est né l'éboulis, au fil de milliers d'années. Il est le produit de systèmes d'érosion différents pendant le temps du glaciaire, qui a connu des intermédiaires d'interglaciaire et d'intraglaciaire. Il m'appartient, dans la mesure du possible, de fixer le calendrier, de rechercher les modes de dépôt et de roulement ou glissement par gravité, en déterminant les conditions microclimatiques. Je me suis attaché particulièrement à l'éboulis contemporain (8 000 années au moins). Je décris tout d'abord les empilements en déséquilibre. Ce sont d'énormes blocs arrachés à la paroi de la *cuesta* ; s'opère l'action de l'érosion et de l'usure qui ne cessera de se produire, et ce sera chaque printemps et automne, le va et vient des « miettes de pierre », l'action, dans le long temps, des marnes et des argiles intercalaires ; la gravité en surface, et parfois jusqu'en profondeur, aboutissant à des stratifications et un ordonnancement de cette masse d'abord informe de rochers. J'ai identifié les divers niveaux qui se sont réalisés avec le temps *in situ*. Lors de mes enquêtes que j'ai souhaitées toujours plus précises, j'ai bénéficié d'un programme de mesures que m'avait recommandé le géologue sénior qui m'accompagnait en juillet-septembre 1948 dans les Expéditions polaires françaises – Missions Paul-Émile Victor, André Cailleux ; nous étions les inventeurs de la cryopédologie. Tous deux, à Skansen ¹¹ (sud de l'île de Disko, Groenland ouest, 69° N), nous avons commencé à étudier ces sols, dégelés l'été et regelant l'hiver depuis 8 000 ans dans le nord du Groenland et en contact avec le sol gelé en permanence. Ces phénomènes verticaux sont accompagnés d'actions physico-chimiques particulières qui sont décisives sous ces

11. André DE CAYEUX, *Terre arctique : Avec l'expédition française au Groenland*, préface de Paul-Émile VICTOR, Paris, Éditions Arthaud, 1949. Dans plusieurs pages, il évoque notre vie commune.

masses de pierres des éboulis. Incidemment, je précise que le pergélisol continu représente 25 % des terres émergées dans l'hémisphère nord. André Cailleux, un ingénieur de l'École centrale – Gérard Taylor – ayant inventé tous deux le cryopédomètre permettant de creuser, d'explorer ce sol dégelé l'été ainsi que moi-même étions, sans le savoir, les découvreurs d'un phénomène qui va être décisif pendant les changements de climat : les sols gelés étant le plus gros réservoir de carbone continental. Incontestablement, ces réservoirs de gaz à effets de serre sont appelés à exercer un rôle capital dans cette période de changement de climat que nous connaissons et qui pourrait se traduire par une augmentation de 2 °C de la température générale. En ce qui me concerne, je m'en tiens à mes analyses, après avoir établi artificiellement des tranchées de part et d'autre de versants sablo-gréseux (Skansen, Disko). A niveau d'éboulis, sans aucun doute, ces mouvements de sols gelés-dégelés déstabilisent la masse de pierre qui les surmonte. Lors de ces opérations de tranchées artificielles, conduites particulièrement sur la petite montagne de Skansen (69°), des chiffrages ont été assurés. Il m'a été donné de vérifier qu'il est, par pétrographie, une dimension et un profil caractéristique.

Mais une autre question me hantait : la Terre et ses hauteurs, dans sa roche mère, c'est-à-dire le socle du plateau, sont soumises à des pénélations répétées. Le relief est soumis à des aplanissements successifs, alternant avec des phases de surrection, suivies inexorablement par une période d'usure et de nouvelles pénélations. Tout se passe comme si la Terre n'avait cessé de retrouver une horizontalité initiale. C'est encore plus vrai au Groenland où le puissant inlandsis vit sa propre respiration climatique. Elle se traduit par des fontes saisonnières, parfois massives, lors des grands réchauffements de l'air (inter et intraglacière), avec pour conséquence le relèvement du niveau des mers ; puis, le continent étant libéré d'un certain poids, se relève. Une trace en témoigne ; je recherche avec une extrême attention les *stranded beaches* ou plages soulevées. Tous ces processus relèvent de l'équilibre glacio-eustatique bien connu entre les continents et les océans. Le travail précis de mesure des actions de détail m'entraîne à des spéculations de grandes conséquences. Les précieuses études exploratoires de mes camarades géophysiciens de l'expédition Paul-Émile Victor en 1948-1952, nous ont permis, par échosonde, de dresser la carte infraglacière de l'inlandsis sur de larges secteurs ; ils révèlent notamment qu'il est trois îles groenlandaises sous l'inlandsis et que, d'autre part, le contact glace/roche est un milieu aqueux. Dans le nord-ouest du Groenland, je vérifie que le contact glace/roche est au contraire sec, ce qui est l'effet du climat aride.

Autre problème majeur : la recherche de l'agent de fragmentation et d'usure. Les éboulis sont-ils une protec-

tion de la roche mère ou participent-ils à l'érosion ? Cette question est majeure. La tradition fait état d'une action en profondeur sous l'effet de la désagrégation *in situ* de la roche en place. Mais, dans la plupart des éboulis, la masse est tellement formidable et menaçante lorsque je l'escalade avec mes bottes en peaux de phoque, mon pantalon d'ours et ma veste de caribou, à la recherche des supposées bases de décrochement de la masse de l'éboulis, je dois souvent renoncer ; faute de coupes naturelles, il m'est impossible de savoir comment était le contact entre l'éboulis et le socle sur lequel la masse des pierres, par gravité, glisse ou roule. Des échosondes portatives, de nos jours, le permettraient.

Je cherche, explore, médite. Je vais et viens sur ces éboulis qui sont généralement en élégants faisceaux, de leur sommet jusqu'à la base ; je mesure. J'ai le souci de bénéficier de données indiscutables sur les argiles de décalcification qui me permettent de déterminer l'histoire de la roche désagrégée, stratée ou non sur la pente. Je peux suivre les processus géochimiques particulièrement visibles dans les roches où les grès feldspathiques sont fragiles. Je me couche sur la masse de pierre avec mon rapporteur à fil à plomb et, de haut en bas, je multiplie les mesures. J'ai mes deux altimètres, mon décamètre et mon marteau de géologue, et prélève, dans de petits sacs en toile, des échantillons de marnes et argiles interstitiels qui, selon des orientations privilégiées au soleil et aux vents dominants inlandsisiens particulièrement froids, précipitent la masse, plan par plan, depuis le socle. Je m'attache à tous ces produits de la désagrégation qui ne restent pas sur place et qui, entraînés par la gravité ou la boue interne aux couches d'éboulis, vont se sédimenter à la base même de l'éboulis. Tous ces dépôts autochtones sont mis en place lors des printemps, lorsque la masse interne dégèle avec la neige qui la recouvre et se met en mouvement. Il y a là, dans la partie basse, ce que l'on convient d'appeler un mollisol de marnes, d'argiles et des boues qui facilitent le glissement de ce volume de pierres. C'est ainsi que ces amas de roches sont entraînés par des phénomènes de solifluxion, c'est-à-dire de coulées boueuses, qui aboutissent, en bas de pente, à un puissant bourrelet terminal. Au terme de l'histoire d'un éboulis, ce bourrelet parachèvera la forme horizontale de ce qu'on convient d'appeler un « glacier rocheux » ; la pente horizontale de ce *rock glacier* qui s'épand sur le piémont, ne se meut plus que sous l'effet des poussées internes frontales, la gravité ne jouant plus aucun rôle. L'éboulis classique, où la pierre est entraînée de par son poids le long de la pente, est mort.

Par secteurs significatifs, j'ai mesuré ces processus de sédimentologie, variables selon les granulométries des pierres cristallines et les ai, chaque fois que possible, cartographiés. Je comprends à nouveau que la Terre mère, Gaïa, est

soumise à des principes de régulation. Oui, l'environnement aime l'ordre et ces amas confus de pierres ne le resteront pas longtemps. En effet, l'éboulement initial, agacé par l'esprit de discipline et de géométrie qui règne sur la pente, mettra vite bon ordre dans cette masse désorganisée. Et ces éboulements grossiers, au fil de centaines d'année, se sont transformés en éboulis régulés, ordonnés, avec des couches plus ou moins successives. Des coulées latérales de pierres en bordure des faisceaux, les encadrent ; la masse s'achève donc en fin de vie, par des « glaciers rocheux » ou *rock glacier*. Il y a en outre des âges de cette personnalité géomorphologique. J'ai identifié ces temps d'histoire géomorphogénique. Il est des éboulis jeunes, adolescents, sénescents, et morts.

On peut qualifier d'homéostasie ce système qui régit toute la Terre. C'est ce postulat qu'a brillamment établi, notamment, James Lovelock dans ses travaux à la NASA. J'ose dire qu'ils ont été préparés par les travaux de très nombreuses expéditions polaires qui ont précédé les expéditions françaises au Groenland en géologie, météorologie, géographie et botanique et notamment mes propres missions dans le nord-ouest de l'île. Je veux saluer les noms de mes camarades : André Cailleux, Gérard Taylor, en baie de Disko et Pierre Bout en Islande.

Déjà quelques conclusions pratiques : André Cailleux a montré par exemple, que la « mesure de l'angle d'inclinaison des galets dans leur lit permet de déterminer l'agent de dépôt final du sédiment graveleux : on considère dans une strate des galets plats et réguliers et on mesure l'angle formé par le plan du galet et le plan de la strate. Ainsi un angle de 2 à 12 degrés indique un dépôt de littoral marin ; un angle de 10 à 30 degrés, un dépôt fluviatile¹² ». C'est ainsi que peu à peu, cette science de l'érosion, de la géocryologie, a pu s'affirmer en haute latitude.

J'ai étudié dans deux laboratoires – CNRS (Bellevue) et Laboratoire des matériaux de construction (ville de Paris) – des phénomènes de géocryopédologie, et dans l'un d'entre eux, j'ai pu mettre au point une pompe à vide avec la collaboration de techniciens¹³. Ces phénomènes de géocryologie sont soumis à des contrastes de températures et d'humidité (basses, très basses ou hautes, très hautes), avec des changements lents ou brutaux, avec l'intervention de poussées d'air brusques (vent) pouvant simuler des courants d'airs, aboutissant à des effets thermiques très sérieux. Les manifestations géocryologiques sont évidemment de toute première importance à ces hautes latitudes ; le gel de l'eau se révèle à l'analyse d'une rare complexité ;

12. André CAILLEUX, *Géologie*, volume publié sous la direction de Jean GOGUEL, coll. « Encyclopédie de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1973, t. 1, p. 733.

13. Jean MALAURIE, *Thèmes de recherche géomorphologique dans le nord-ouest du Groenland*, Paris, CNRS Éditions, 1968, p. 89.

les conséquences de la densité dans les interstices et les canalicules se révéleront essentielles à considérer. Elles sont majeures. Le comportement de l'eau dans les canalicules des roches dures, varie selon la densité de l'eau sous l'effet des pressions qui aboutissent à des changements moléculaires.

La géocryologie, la solifluxion, les stratifications opérées dans les marnes et les argiles de ces tabliers de l'éboulis ont retenu toute mon attention. J'ai identifié et dessiné à Skansen (69°) et en Terre d'Inglefield et de Washington (79°/80°) sur mes carnets de terrains, les glissements souterrains et phénomènes de biseau. J'ai, selon les pétrographies, défini des pentes caractéristiques de ce qui pourrait paraître simplement des éboulements de surface.

Autre problème : la qualité de résistance des roches calcaires ou très dures comme le basalte ou le granit. Certaines roches sont plus gélives que d'autres : craies, certains calcaires, roches cristalloyphylloïennes. Dans les roches hétérogènes, on observe une désagrégation rapide due à la dilatation différentielle des divers minéraux constituants. La pétrographie oppose les roches dures clastiques aux roches plus aisées à se disloquer ou à s'éroder sur leurs différentes faces. La clasticité des roches cristalloyphylloïennes, des calcaires crayeux ou au contraire des granites, des grès, des calcaires durs, des basaltes, la perméabilité naturellement, mais aussi, la couleur, sont à considérer en détail. C'est aux mois de juin-juillet, à l'intérieur des éboulis, que l'on observe des glissements consécutifs à l'action des schistes et des marnes interstitiels. Ce sont les sections fragiles de la masse. Le gel, le vent, les brusques changements de températures créent des décrochements internes qui aboutissent à des couloirs de pierres et à l'aval, à des coulées boueuses.

Enfin, m'étant attaché particulièrement au postglaciaire, c'est-à-dire les 8 000 dernières années au nord du Groenland, la paléobotanique, m'a retenu également pendant ces quatorze premières années de ma vie de scientifique. J'ai recherché des traces anciennes de la vie végétale, en particulier en collectant des échantillons polliniques. Leur analyse était assurée par mon collègue finlandais Yrjö Vasari, de l'université d'Oulu. C'est ainsi que j'ai compris, dans le temps long, le passage de l'éboulement à l'éboulis en l'associant dans certains cas à des événements microclimatiques dus à des niches de nivation.

Tout étant dit, le lecteur doit retenir que le facteur majeur à considérer est la durée. Le géomorphologue ne doit jamais oublier le facteur temps. C'est de l'ordre de l'année, ici ; là, de l'ordre de l'époque glaciaire de 8 000 ans ou 400 000 ans avec l'Ordovicien ou peut-être plus avec les roches précambriennes.

Il se trouve que je suis, face à ces roches ordoviciennes de l'histoire de l'univers, accompagné d'hommes qui sont parmi les plus archaïques du Grand Nord : les Inughuit. Mes travaux ont permis de mieux comprendre que ces chasseurs qui s'organisent, selon des règles subtiles, dans de petites bandes de 3 à 4 familles, très jalouses de leur territoire, vivent au rythme de l'histoire écologique. Ils ont vécu certes des temps héroïques, mais ne se sont jamais estimés en survivance : « Après les temps de malheur, la nature revient en force et elle est pour nous tous, ses loyaux serviteurs, généreuse » me confient-ils. Résolument optimistes, ils veulent à tout prix transmettre l'héritage de leur histoire. Leurs récits de vie montrent éloquentement que s'ils ne se sont pas suicidés après les terribles épreuves qu'ils traversent (famines, suicides des vieillards pour aider le groupe à survivre, élimination à la naissance de deux filles sur trois qui sont jetées nues dans la neige jusqu'à l'âge de deux ou trois ans, ou étranglées), c'est qu'ils sont mus par des pensées plus hautes, inspirées par une étroite alliance avec l'ensemble de la nature et des invisibles qui l'animent – roches du sol, eaux des torrents ou de la mer, neige et glace, air et vent, végétaux et animaux. Le chamanisme leur permet d'instruire cet ordre Universel dans lequel, sous la direction d'hommes inspirés, ils s'insèrent. Certains, parmi les plus doués, parviennent même à parler avec elle, ou en tout cas, entendre ses recommandations. Je puis témoigner, ayant vécu intimement avec des chasseurs qui, après un hiver dramatique, m'opposaient le rire : « Cesse de te lamenter. La vie n'aurait pas de sens s'il n'y avait pas de périls » me disaient-ils. Une autre anthropologie culturelle que celle qui a été jusqu'alors enseignée à l'Université, permet de commencer à comprendre une identité cachée. Ceci est vrai pour leurs relations avec les animaux, leur interprétation des saisons, des pulsions écologiques. C'est ce que l'ethnologie moderne, grâce à des philosophes comme Claude Lévi-Strauss ou Roger Caillois ont appelé la « pensée sauvage ». La psychanalyse, le surréalisme, la philologie structurale, les neurosciences ont ouvert de nouvelles voies toujours en cours d'étude. Si on peut considérer que certains chamans disposent de vertus mystiques, alors on peut présupposer une métaphysique, c'est-à-dire, un univers régit par des mécanismes régulateurs. Ce mécanisme est-il seulement d'ordre physique, comme le veulent les matérialistes du siècle des Lumières, comme d'Holbach, ou fait-il appel, au-delà des apparences sensibles, à une transcendance des forces ? Et ainsi pourrait-on voir dans les trances chamaniques les premières manifestations d'un esprit religieux ; toute religion étant née dans le secret et le sacré.

Pour en terminer avec ma description de ma propre carrière de géomorphologue, j'observerai que ces travaux

ont permis d'établir, par pétrographie, des échelles de thermoclastie, puis des réflexions sur la géocryoclastie. Ces observations qui auraient pu paraître élémentaires dans les toutes premières semaines de mes recherches géomorphologiques, ont débouché sur des objectifs de recherches majeurs. J'ai vérifié en laboratoire, ainsi que je l'ai rappelé, avec des pierres rapportées de ces éboulis groenlandais et sahariens, certaines de mes notations nord-groenlandaises faites *in situ*. Ces éboulis, datés, m'ont permis de réfléchir sur des considérations de facteurs physiques de la désagrégation et de l'altération des roches ; des facteurs chimiques relativement modestes, des agents biologiques aboutissent à la formation de sols très maigres et à la naissance d'une végétation élémentaire nourrie des sels minéraux de la pierre. Constamment, nous sommes face à des phénomènes de très longue durée – et ce facteur temps – hélas, pour le chercheur est muet.

Ces travaux que je poursuis, relèvent de plusieurs disciplines : la physique, la chimie dans une moindre mesure, la pétrographie, la géologie, la cartographie, la micro-climatologie, la géomorphologie, la géomorphogénie enfin.

Les Hommes

J'ai pour compagnons, des Inughuit, le peuple le plus au nord de la Terre. Ils sont emblématiques d'une culture d'isolat exceptionnelle. De tels travaux n'ont jamais été conduits sur leur territoire. Mes enquêtes d'inspiration géologique et naturaliste m'ont permis d'avoir un autre regard sur cette préhistoire méconnue, au point même que ce n'est que tout récemment, sous l'influence de sciences sociales d'ouverture, après la seconde guerre mondiale, que leur statut a été reconsidéré. Cette préhistoire a enfin conquis son noble statut d'histoire d'un peuple et d'une société. Mes deux premières missions de mai à octobre 1948 et de mai à octobre 1949 étaient assurées dans le cadre des « Expéditions polaires françaises – Missions Paul-Émile Victor », dans un Groenland du sud, très largement colonisé depuis le XVIII^e siècle. Ces travaux ont paru particulièrement dans le Livre IV de ma thèse de doctorat : *Thèmes de recherche géomorphologique dans le nord-ouest du Groenland*. Certains articles du Livre IV de cet ouvrage vont paraître également dans *Arctica*.

En revanche, en 1950-1951 (juillet 1950-septembre 1951), en mission CNRS, je suis volontairement solitaire dans une population encore très archaïsante et totalement isolée du sud du Groenland et du Canada pendant deux siècles avant leur découverte le 10 août 1818 par le capitaine écossais Sir John Ross, en route... vers la Chine *via* le pôle. Pour l'Amirauté à Londres, il était hors d'état de

suspecter que l'« Océan glacial », pouvait être en vérité, une banquise¹⁴. Mes études d'éboulis, qui vont constituer l'essentiel de ma thèse d'État, sont assurées en Terre d'Inglefield, au 79°/80° degrés de la côte nord-ouest du Groenland et la côte sud de la Terre de Washington (cap Jackson) et en Terre d'Ellesmere, dans l'île déserte d'Ellesmere, à la suite d'un raid assez audacieux, fjord Alexandra, dans le cadre d'une véritable expédition polaire, sans la moindre radio et vivres de réserve, avec tous les périls qui lui sont attachés : banquises et ses crevasses, danger de famine faute de gibier sur place, – le risque est possible ; l'expédition américaine Greely en 1883-1884, l'a vécu : dix-neuf jeunes hommes morts de faim, ayant quelque peu survécu en endocannibalisme –, péril d'isolement absolu, la banquise entre le Groenland et le Canada pouvait se détacher quinze jours plus tôt que prévu par moi, à la mi-juin. But de l'opération : comparer la hauteur des plages soulevées en Terre d'Ellesmere, qui est recouverte par un petit glacier, avec les plages soulevées du Groenland, dominé par le puissant inlandsis. Je me déplace, en indépendant, avec mon propre traîneau et mon attelage de onze chiens. Je suis seul parmi des Inuit d'une ethnie très soudée de 302 hommes et femmes, répartis en onze villages sur 300 km. J'ai évoqué ma mission cartographique du printemps à venir dans chaque village visité durant la nuit polaire, lors de mon enquête généalogique, la première jamais assurée de cette population. Mes crédits CNRS sont très limités ; une avance sur une partie de mon salaire mais pas de crédits d'expédition puisque devant être réglés au retour ; j'ai cru devoir, en effet, après l'accord de la direction du CNRS pour ma mission en solitaire dans le nord du Groenland, partir avant que mes crédits ne soient déterminés ; j'aurais été retardé d'une année, en raison du système propre à cette haute administration qui est lourde. J'ai eu une prescience en lisant le télégramme qui m'était adressé de Copenhague et que me tendait, dans un sommet du Hoggar, à 2 800 m d'altitude, du haut de son dromadaire, un Méhariste de l'ethnie Chambâ, le sentiment qu'il y avait extrême urgence ; – « *Mission Malaurie, Groenland/Thulé*, accord Copenhague ; signature : Guy de Girard de Charbonnières, Ambassadeur de France à Copenhague ». J'ai eu un pressentiment très insistant. Je ressens la délivrance de ce télégramme, dans ce cadre théâtral, comme un appel. J'ai eu la perception d'un très grand malheur qui allait frapper Thulé. La scène est presque wagnérienne ; mon compagnon touareg est voilé, je suis à près de 3 000 m d'altitude dans des montagnes volcaniques très tourmentées ; ce cadre ajoute une dramaturgie au message. Il me paraissait capital de répondre à cette urgence et de ne pas attendre les crédits prévus d'expédition, devant être

14. Jean MALAURIE, *Ultima Thulé. De la découverte à l'invasion*, 2^e édition revue et augmentée, Paris, Éditions du Chêne, 2000, p. 20- 41.

remis dans six mois. Conclusion : pendant quatorze mois (juillet 1950-septembre 1951), une mission polaire française sera, dans des conditions austères, en opération au Groenland. Dans l'histoire polaire, le cas est unique. C'est en effet, l'expédition d'un homme seul, sans crédits opérationnels, sans équipement polaire particulier, sans vivres, sans radio lors de sa mission cartographique (mars-juin 1951, sur 1 500 km) et ne connaissant initialement pas la langue d'une population totalement isolée, les Inughuit. N'ayant pas de nourriture particulière pour les quarante-deux chiens de notre expédition – le classique pemmican¹⁵ –, de trois traîneaux et quatre Inuit (deux couples), je suis à la merci de mes compagnons, qui ne sont pas des hommes et femmes faciles. Il faut chasser tous les jours, un ou deux phoques ; un ours serait providentiel pour nos attelages et pour nous-mêmes. Ce qui sera le cas à la mi-mai, un ours blanc ayant eu l'élégance de s'offrir à nous. Par obligation et une grande ouverture d'esprit, je suis donc totalement intégré à leur structure sociale.

De plus, étant très modestement rémunérés, c'est une fascination pour mes recherches – dans leur esprit elles s'ouvrent à l'animisme – qui les a incités à me suivre, dans une région mal connue et jugée tragique ; un chercheur suédois y a été abandonné vivant par ses camarades – cas unique dans l'histoire polaire – alors qu'il était épuisé (le botaniste Thorild Wulff de quarante ans, le 29 août 1917¹⁶). Je bénéficie donc de compagnons d'expédition remarquables à l'esprit ouvert à mes travaux de géologie et géomorphologie complexe. Douze expéditions vers le pôle¹⁷ m'ont précédé en effet. Des chasseurs inuit y ont participé, ce qui veut dire que ces hommes et femmes qui m'entourent ont une certaine familiarité avec les appareils scientifiques, l'esprit de recherche des blancs (*qallunaat*). Ceci a incontestablement facilité mes dialogues avec mes compagnons lors de mes enquêtes géologiques et cartographiques.

Coutumes et droit civil oral : l'anarcho-communalisme

Ce peuple a une fonction emblématique dans l'anthropologie des peuples premiers. Comme l'affirmait Lucien Lévy-Bruhl, puis Claude Lévi-Strauss, Roger Caillois et tant d'autres en Afrique noire et dans les déserts austra-

15. Le pemmican est un concentré de viande/poisson réduit en poudre et de tradition amérindienne. La viande est séchée et condensée dans de la graisse fondue, elle est transportée en boîte ou en sachet, elle permet d'éviter les aléas de la chasse. Il est de règle dans les missions polaires.

16. Jean MALAURIE, *Les Derniers rois de Thulé*, Paris, *op. cit.*, p. 436-448.

17. Jean MALAURIE, *Ultima Thulé. De la découverte à l'invasion*, Paris, Éditions du Chêne, 2^e édition revue et augmentée, 2000, 400 p.

liens, il y a chez les peuples racines une « pensée sauvage » très largement méconnue par les sciences sociales. Les Inuit groenlandais, nord-canadiens, alaskiens et russes, ont été particulièrement caricaturés par les premières expéditions de découverte : des hommes rustres, brutaux, impitoyables pour les faibles, une pensée très peu élaborée ; tous les rapports de missions exploratoires pendant un siècle, dans de vaines tentatives pour découvrir le pôle ou atteindre le célèbre passage du nord-ouest, témoignent que ces hommes et femmes ne peuvent disposer que d'une pensée formelle naissante peu ouverte à un développement mental. Ce sont en vérité, des primitifs sans écriture avec une philosophie de survie. Les officiers de Marine les jugent comme des hommes d'intelligence assez élémentaire qui se refusent à évoluer. Ces jugements péremptaires, totalement erronés quand on connaît la sophistication des mythes, confirment la médiocrité de la culture anthropologique de ces explorateurs britanniques, danois et américains chez ces peuples inuit. Elle contraste avec les audaces très avancées des philosophes des Lumières et la qualité de la recherche géographique et anthropologique des capitaines Cook et La Pérouse. En fait, ils sont appréciés comme étant de bons conducteurs de traîneaux à chiens, des mangeurs de chairs crues, expression d'un paléolithique supérieur spécifique en très hautes latitudes. Dans les tomes 2, 3 et 4 d'*Arctica*, j'aborde autant que possible les principaux problèmes d'ethnohistoire.

Dernier chapitre : l'histoire s'est accélérée, presque sous mes yeux, militairement et économiquement ; je m'attache aux crises sociales dues aux événements récents – alcoolisme, drogue, suicide –, à la suite de l'annexion par les armées américaines, soviétiques, puis l'industrie pétrolière et minière du très Grand Nord. La conquête se précipite. C'est dans le détroit de Behring, lors de mes enquêtes ultérieures réalisées en août-septembre 1990 que j'ai étudié l'Allée des baleines¹⁸. C'était une expédition soviéto-française de quinze chercheurs et techniciens que je dirigeais, à la requête des services scientifiques et culturels du Président Mikhaïl Gorbatchev et très particulièrement, de son conseiller scientifique l'académicien, Dimitri Likhatchev. Il s'agissait de la première mission internationale depuis la révolution d'Octobre, et la seconde depuis la Grande Catherine de Russie au XVIII^e siècle. Ce secteur est capital anthropologiquement car c'est le berceau de l'histoire inuit. J'ai pu démontrer que ce site singulier, appelé par moi le « Delphes de l'Arctique », établit une science des nombres. Ce Stonehenge, avec des lances tournées vers le ciel – les mâchoires inférieures de la *Balaena mysticetus* –, reliant la Terre à la Lune sur

18. Jean MALAURIE, *L'Allée des baleines*, Paris, Éditions Mille et une Nuits, édition revue et augmentée, 2008.

400 m, aligne également des crânes d'une tonne et demie, le long du littoral ; ils sont répartis d'une façon qui n'est pas aléatoire. D'après mes calculs, la répartition relève du comput pair/impair d'inspiration chinoise, pré-taoïste. Et c'est alors que l'on découvre la loi des nombres. Le chiffre huit est, selon la numérologie inuit, le nombre parfait. Il relève d'une symbolique chinoise. Il exprime selon la philosophie de sa pensée, le sentiment d'inclusion ; il est le produit de tous les nombres qui l'ont précédé¹⁹.

Avec Charles Morazé, le grand historien qui s'est interrogé en particulier sur les mathématiques dans l'histoire, je réfléchis sur les leçons que peut nous apporter la préhistoire sud-européenne à la lumière des sociétés arctiques contemporaines. Charles Morazé ne manque pas de poser des questions fondamentales dans un important article sur la géographie sacrée que j'ai pu mettre en valeur dans l'Allée des baleines en Tchoukotka :

« Quinze groupes d'énormes crânes de baleines sont alignés selon une alternance rigoureuse 2/4. En arrière de cette allée, une autre parallèle composée, elle, de 34 colonnes dont 3 sont en paires. Le rapport 2/4 est la manière la plus certaine de marquer une duplication. Sur le rapport 1/2, en effet, plane l'incertitude de savoir si le 2 a été obtenu par l'adjonction d'une unité à une autre ou par duplication. D'un côté de 15 auquel est associé un signe de duplication ; de l'autre 34, dont le Yi-King chinois fait un 32 + 1 + 1.

Or le Yi-King chinois répartit mystérieusement ses 64 hexagrammes en 2 parties inégales ; la première en compte 30, mais il suffit d'en connaître 15 pour connaître sans ambiguïté la situation des 15 autres. La seconde partie compte donc 34 hexagrammes dont l'organisation est plus ambiguë, car elle invite à donner un statut spécial aux derniers. Les structures ordonnées de la première partie relèvent d'une binarité plus régulière. Enfin l'ordre par 2 fois 15 est celui du monde fondamental et l'ordre des 34 est celui de l'univers circonstanciel.

La comparaison entre ces deux numérologies fait l'objet d'un constat, rien de plus. Toutefois, l'organisation générale du Yi-King relève de prescriptions logiques n'apparaissant qu'en fin d'analyses très aigüés.

De ce Yi-King, nous ne connaissons pas les précédents historiques (ou préhistoriques) : peut-être le cap Tchaplino apporte-t-il le témoignage que de tels précédents ont pu exister ?²⁰ »

.....

19. Elisabeth ROCHAT DE LA VALLÉE, *La Symbolique des nombres dans la Chine traditionnelle*, Paris, Desclée de Brouwer, 2007.

20. Charles MORAZÉ. *Pour Jean Malaurie, 102 témoignages en hommage à quarante ans d'études arctiques*, Paris, Éditions Plon, 1990, p. 326. Cet ouvrage monumental rassemble des témoignages parmi les chercheurs les plus avancés du siècle, il comporte 52 photographies *in* texte, 99 figures et dessins, 39 cartes *in* texte, 186 photographies hors texte, 3 index et 941 pages.



Figure 1 : Jean Malaurie se trouve au centre de l'Allée des baleines qu'il découvre en août 1990, en Tchoukotka.
© Jean Malaurie

« Le $2/4$ (= $1/2$) constitue le paradigme du calcul fractionnaire égyptien. L'intervention du nombre 3 aux côtés du binaire $2/4$ apparaît comme fondamentale dans les "numéro-logiques" tant chaldéennes qu'égyptiennes, ainsi que je l'ai relevé dans *Les Origines sacrées des sciences modernes*²¹. »

À bord des *umiaq/angyak* – embarcations en peaux de morse traditionnelles, que j'ai empruntées en août 1965, dans le détroit de Behring –, les chasseurs de la Tchoukotka et de l'Alaska littoral, si souvent perdus dans des brouillards persistants, sous l'autorité du capitaine *oumiealik/angyalik*, ne peuvent être que huit (cf. *Hummock II, Alaska*). Les cérémonies qui précèdent la chasse et qui lui sont postérieures relèvent d'un symbolisme mythique. L'évocation des récits légendaires est assurée au cours de soirées, dans une maison commune, au rythme de chants, scandés par le choc de la baguette sur le rebord de grands tambours circulaires, des danses expressives de la chasse,

21. *Ibid.*, p. 330.

se référant parfois, dans le rythme, à une numérologie. On retrouve une géométrie des signes sur certains ivoires de défenses de morses. Dans les sites du détroit de Behring et très particulièrement des sites proches de l'Allée des baleines, il est des objets funéraires qui comportent, incrustées dans l'ivoire et datant de 500 ans avant notre ère, des géométries avec des droites, des bissectrices, des triangles équilatéraux qui restent à décrypter.

Chez les Inughuit (Thulé) qui ne pratiquent ni tatouage, ni gravure sur les ivoires de morses, j'ai réveillé, par notre compagnonnage en 1951 – lors de mes opérations cartographiques, de géomorphologie sur les éboulis, de mes mesures sur les pierres et de mes dessins sur mes carnets, mais aussi lors de mes observations cryopédologiques (sols polygonaux) –, le sens de « géométrie » et des pouvoirs des nombres que ces chasseurs avaient en eux ; chez certains, dans leur inconscient et chez d'autres, très rares, dans leur conscient. Il est rappelé qu'ils ne comptent jamais au-delà de dix, c'est-à-dire des doigts des deux mains. Ils n'ont évidemment pas de papier. À Thulé, ils ne gravent

pas les ivoires. Les seules représentations mentales, je le rappelle, sont les jeux de ficelle, des dessins dans l'espace. En outre, sur le plan de la sensibilité : le rythme saccadé du tambour selon un tempo compliqué, le chant collectif et des danses symboliques. Afin de mieux comprendre les hommes qui m'entouraient, j'ai cherché, en anthropogéographe, la réalité de cette dialectique de l'environnement déterminée par le sens oculaire, auditif, et des perceptions très fortes des couleurs : le noir et le bleu. Le rouge est aussi une couleur majeure. Le vert, le jaune, ne sont pas des teintes qu'ils ressentent. Il est en eux une dimension puritaine sur laquelle je reviendrai.

Je ne suis pas un géographe ou un anthropologue « classique », simplement attaché à la description de la culture matérielle : surface de l'iglou, ressources économiques, ethnographie des biens matériels, la valeur ajoutée au produit de la chasse, itinéraires. Un discours académique et scolaire sur la dialectique de l'environnement ne peut être que l'écho d'un matérialisme rationaliste. Il reste à la surface des problèmes. Avec l'anthropologue Marcel Mauss, il est nécessaire de recourir au « fait social total », approche également recommandée par les deux maîtres des *Annales*. Grâce aux avancées des neurosciences et de la psychanalyse, il est maintenant une approche nouvelle, dont j'ai bénéficié à l'EHESS, remarquable carrefour de notre enseignement supérieur entre la géographie, l'histoire, la psychologie et la psychanalyse, l'anthropologie religieuse et l'art si tardivement invoqué dans les sciences sociales : l'animisme en est une des expressions complexes ; au Japon, le shintoïsme a joué et joue un rôle fondamental, ouvrant la pensée à une intelligence de l'homme, à l'esprit de la matière qui est sans doute lié au magnétisme et aux énergies micro-électriques de ce secteur du cosmos et de la Terre. Je n'aborde ici que quelques-uns des aspects des observations sur la perception instinctive chez les Inuit. Le chasseur a une oreille extrêmement sensible, et il est des lieux-dits, des fjords encaissés aux pierres affleurantes de teinte rouge et d'un grain très serré, qui provoquent en eux des échos particuliers. Leur imaginaire se traduit alors par une expérience poétique de l'eau, de l'air, de la roche et de l'espace. Une géographie des lieux « inspirée » et connue de tous. Les Inuit se laissent volontiers porter par les songes. Mes travaux sur l'Allée des baleines, puis sur la culture Dorset, Old Bering sea et le Punuk, m'ont invité à enquêter sur la psychologie profonde de ces hommes et femmes. Elle m'a été en partie révélée par des batteries de tests auxquels j'ai recouru à Thulé, comme en Tchoukotka, et je dois avouer que c'était la première fois dans l'histoire anthropologique : test d'attention (Zazzo, test dit du carré), test de projection (comme le Rorschach) ou analyse des rapports entre l'homme et la femme par des dessins des parents et des enfants. Tous ces travaux d'analyse de la

psychologie, réalisés à Thulé (1951) et en Tchoukotka (1990), seront développés dans le tome 2 d'*Arctica*. Dans plusieurs numéros de la revue *Inter-Nord*²² ont été publiés certains des premiers résultats. En fait, se révèle au cours de ces recherches, une perception chez ces hommes d'une symbiose entre le sol, les pierres et leurs pensées ; cette relation est restée longtemps inconnue de l'anthropologie académique, parce que se voulant laïque et rationaliste ; elle était dominée par la méfiance envers ces expériences du sensible ; qui plus est, par prudence, ces manifestations étaient formulées en termes détournés par mes informateurs inuit.

Il était important que ce soit un géographe-physicien qui tente cette investigation. Gaïa est la Terre mère²³. La terre est un être vivant qu'ils ressentent dans toutes leurs articulations, ils en sont les fils et filles ; ils font partie de tout un système d'équilibre qu'ils ressentent dans leur système cérébral, depuis le temps où, bipèdes, ils ne sont plus hybrides avec l'animal.

Je retrouve ainsi la pensée profonde de James Lovelock alors qu'il réfléchissait à la Nasa sur les conditions de vie possible sur la planète Mars. Je rappelle l'exemple très frappant qu'a donné ce géophysicien : « pendant des millions d'années, d'énormes quantités de sel ont été charriées de la terre dans la mer et pourtant la salinité des océans est restée constante. [...] Il doit donc exister, dans les océans un système d'élimination à un rythme égal à celui de l'addition²⁴. » L'eau se contrôle elle-même. L'environnement n'est pas simplement un néologisme abstrait dont on a tendance à ignorer la portée quasi métaphysique. Dans une réflexion silencieuse, ces hommes et ces femmes, dans leur extrême solitude de groupe, mais aussi individuelle lors des chasses, participent à ce que James Lovelock appelle l'« homéostasie d'un système ». Ils font le vide en eux et sont à l'écoute. Ils m'ont appris peu à peu à entendre autrement le murmure de l'espace aérien, de la mer, des glaces, et naturellement du message assourdi de certaines pierres. J'ai perçu autrement les couleurs, notamment le noir, le bleu, le blanc.

.....
22. R. ZAZZO, J. MALAURIE, H. TROUCHE-SIMON, « Tests psychomoteurs des deux barrages de René Zazzo sur les Esquimaux polaires (Nord Ouest du Groenland). Mission Jean Malaurie 1950-1951. Deuxième étude psychologique », *Inter-Nord*, n° 19, Paris, CNRS Éditions, 1991, p. 301-319, mais aussi : J. MALAURIE, C. BEIZMANN, H. TROUCHE-SIMON, *et al.*, « Douze test de Rorschach d'Esquimaux polaires, Inuit du nord du Groenland (1950-1951). Mission Jean Malaurie », *Inter-Nord*, n° 18, Paris, CNRS Éditions, 1988, p. 191-222.

23. Jean MALAURIE, *Terre Mère*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

24. Actes : premier colloque international « Des politiques à la planétique », « From Politics to Planetics » organisé conjointement par l'UNESCO et la Fondation nationale des sciences politiques avec le soutien de la délégation aux fonctionnaires internationaux, service du Premier ministre, Paris, 29 et 30 novembre 1991, p. 36.

Attardons-nous un instant : le vert est jugé sans force, il ne correspond pas à la sensibilité des couleurs qui leur est très particulière. Je retrouve ici la très fine analyse de Michel Pastoureau évoquant ces images trop voyantes chez les protestants qui donnent « priorité à un axe noir-gris-blanc²⁵ ». Mes pastels réalisés sur place, instinctivement, avec des craies sur un bristol, en témoignent ; lors de leur publication, je ferai état des commentaires des Inuit eux-mêmes ; ils me faisaient observer, alors que je dessinais à grands traits, le blanc qui n'est jamais blanc de la banquise, le brun-rouge des falaises, que mon interprétation de ces couleurs n'était pas toujours le reflet de leur sensibilité et ils m'expliquaient pourquoi. Parmi les six couleurs de « base » de notre culture, ils en retiennent quatre : blanc, rouge, noir, orangé. Le noir n'est pas une couleur de deuil et encore moins d'effroi ; c'est une couleur d'espérance. Sur la banquise, accompagné de mes chiens, j'ai toujours ressenti ce noir dans une dimension quasi mystique. Est-ce mon comportement ? Mes chiens pointaient les oreilles, tournaient leurs têtes vers le haut ; nous étions, eux et moi, à l'unisson et en attente d'un message. Cette obscurité ouvre vers des espaces sacrés ; ils la ressentent comme une voie indéterminée vers la Lune, siège des Grands Esprits. Et c'est ainsi que peu à peu, j'ai mieux compris l'attention puritaine qu'ils portaient à ces *Inuat*, atomes de vie qui sont dans les invisibles et qui tiennent en équilibre les forces. L'Inuit ne céderait pas à la polychromie que l'on retrouve, par exemple, dans les églises catholiques depuis le Moyen Âge gothique. Le sacré appelle l'extrême prudence et l'évitement de toute couleur trop voyante. Le chasseur en opération se retient dans ses émotions, et il en est de même lors des trances chamaniques. Sa foi dans l'interprétation du voyage initiatique du chaman construit sa sensibilité qui n'est donc pas seulement émotive. Il est là toute une poésie retenue de l'espace que nous a fait comprendre Gaston Bachelard. Si le chaman est un imposeur, ils n'hésitent pas à le tuer. Leur violence est d'autant plus implacable qu'ils avaient confié leur foi en ce messager des forces invisibles.

La langue des pierres m'a donc été enseignée par ces hommes, jour après jour, et avec des commentaires « sensibles » auxquels je ne m'attendais pas, alors que je cartographiais ces déserts ; en cassant ces pierres, lors de mes premières sorties de jeune savant, en « laïque » brutal, affrontant l'univers avec mon marteau spécifique du géologue à long manche ; puis, au fil des mois, en animiste respectueux, j'ai cherché à en découvrir le mystère. Je faisais souffrir en silence mes amis inuit ; la pierre, en effet, est « vivante ». *Inuat...* L'esprit de la matière est au cœur même de certaines roches, mémoire des forces régulatrices. Pierre et homme ont été, l'un et l'autre, dans leur dialogue constant, mes maîtres d'une ouverture à cette « poésie »

25. Michel PASTOUREAU, *Vert : histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2013, p. 138.

boréale d'excitabilité. La pierre inspire ce que je pourrais appeler l'« animisme chamanique » ; un terme moins poétique pourrait qualifier cette approche dans une connotation académique de l'école allemande (Alexandre de Humboldt et Friedrich Ratzel) : l'anthropogéographie²⁶.

« L'homme qui écoute et parle avec les pierres », ainsi m'a aussitôt appelé le grand chaman Utaaq de Thulé, lors de notre toute première et brève rencontre en juillet 1950 et qui décidera de mon destin. Le surnom m'est resté, il est même devenu légendaire. Trente années plus tard, Sakeunnguaq me l'a rappelé.

L'identité d'un peuple

Ces recherches ont été poursuivies par moi-même dans un contexte académique qui n'était pas favorable. À la Libération, dans le grand amphithéâtre de l'Institut de géographie de l'université de Paris, j'entendais les propos de mes collègues rationalistes à cet égard : « Nous voilà renvoyés à des moments obscurs de l'histoire religieuse. Sorcellerie, paganisme d'ignorants ; le « je » est haïssable. C'est antiscientifique d'essayer d'analyser ces pensées archaïques de peuples sauvages, qu'ils soient du très Grand Nord ou de l'Afrique. Peut-être certains, au Musée de l'Homme, suite à des trances appréciées comme visionnaires, trouveront ceci pittoresque, mais je ne vois pas comment, vous géographe, pouvez magnifier l'ignorance des temps préhistoriques à travers l'expression colorée d'images sur les roches ou gravées sur les ivoires. Voyez donc les surréalistes, André Breton par exemple, mais pas nous ; la géographie est une science. »

Durant les années noires de l'Occupation, le gouvernement de Vichy a procédé à des réformes majeures dans l'organisation de l'enseignement supérieur, et que je juge rétrogrades, très particulièrement, pour ce qui me concerne, en histoire et en géographie. Il a réduit ces deux disciplines à poursuivre leurs recherches, indépendamment l'une de l'autre et sur des voies sans issues. Il a été distingué deux agrégations, suite à un décret du 6 octobre 1943 : une réservée aux historiens, l'autre à la géogra-

26. On se reportera à Jean MALAURIE, *Hummocks I – Nord Groenland. Arctique central canadien et II – Alaska. Tchoukotka sibérienne*, Paris, Éditions Plon/Pocket, 2005, à *L'Appel du Nord*, Paris, Éditions de la Martinière, 2001, journal photographique de mes trente et une expéditions ; mais aussi à *Uummaa. Une prescience sauvage*, à paraître ; aux tomes 2, 3 et 4 d'*Arctica* ; le tome 4 étant réservé à la crise contemporaine de ces sociétés autochtones arctiques. Trop nombreux sont les jeunes alcoolisés ou drogués. Le taux de suicide est un des plus élevés au monde. Les adolescents, avec lesquels je dialogue, me disent ne vouloir à aucun prix partager la vie de cette société matérialiste de blancs colonialistes qui occupent autoritairement leur territoire, sous couvert de « développement », indifférents à une écologie fragile.

phie, et dont j'étais en 1947 un étudiant agrégatif. En d'autres termes, pour des raisons diverses sur lesquelles je reviendrai, le décret du 6 octobre 1943 interdit désormais à la géographie d'être la science-carrefour que préconisait Lucien Febvre, après Jules Michelet. Lucien Febvre, dans ses divers écrits, s'élevait sévèrement contre la séparation autoritaire de ces deux disciplines en deux agrégations autonomes; le divorce est toujours en vigueur. L'administration est un grand corps sourd et aveugle; ses décrets sont appréciés comme issus du mont de l'Olympe et il est peu d'exemples, à moins de guerre civile, qu'une administration se déjuge. Et pourtant les avertissements n'avaient pas manqué. Dans son célèbre « tableau » de la France, Michelet observe: « L'histoire est d'abord toute géographie²⁷. » Comme le dit Paul Vidal de la Blache, dans son manifeste de l'École géographique française qui marquera des générations de chercheurs, la « géohistoire est toute de possibilités ». Lucien Febvre ajoute: « Quand Vidal s'est demandé si la France était un être géographique ou non, et qu'il a répondu: "En tout cas, ce n'est pas une chose donnée d'avance par la nature, c'est une création de l'homme s'aidant de la nature."²⁸ »

Il appartient aux géohistoriens d'expliquer pourquoi le peuple héroïque des Inuit, pendant 10 000 ans, a jugé ces toundras glacées, ces mers de banquise, comme un biotope. Le grand sud, c'est-à-dire les immenses plaines nord-américaines, puis l'Amérique centrale, l'Amérique du sud et jusqu'à la Terre de Feu, ont attiré toutes les invasions venues de la Sibérie, comme si ces immenses plaines étaient réservées aux seuls Indiens qui, bande après bande, ont toujours fait route vers le sud. Eux, les Inuit, mettent le cap vers l'est, les immenses étendues glacées du grand nord-américain et groenlandais. Les Dénés, proches des Inuit par leurs qualités de chasseurs, et apparentés par la langue aux Athapasques, les ont peut-être précédés dans l'Arctique; entraînés par le flot des Amérindiens, après une première fugue vers le sud, sont remontés vers le nord s'estimant consubstantiels avec ces terres apparemment répulsives où l'homme est soumis à de très grands froids. « Nunavut: notre terre » disent les Inuit dans leurs revendications politiques actuelles. Pourquoi? Lucien Lévy-Bruhl nous aide à le comprendre lorsqu'il écrit: « Le surnaturel est la nature dans la mentalité primitive » (Paris, 1931), et dans ce surnaturel se situe l'identité profonde de ces « peuples sauvages ». On n'explique pas cet attachement au sol glacé, à l'air froid, aux périls de la famine, à l'extrême solitude, par le seul animisme. Il n'est pas de déterminisme spirituel. Non. Il est une force syncrétique qui tient à l'histoire, à la langue, et à sa mystique des mots,

27. Lucien FEBVRE, *Michelet, créateur de l'histoire de France*, op. cit., p. 315.

28. *Ibid.*, p. 350.

au corpus mythique pour rendre compte de cette géohistoire tout à fait singulière qui se développe en 4 000 ans dans l'Arctique central canadien et le nord du Groenland, 10 000 ans depuis ce berceau de la Tchoukotka, et s'étant déployée de l'extrême ouest, la Tchoukotka sibérienne, jusqu'à la côte est du Groenland. Ce mystère relève de l'identité profonde d'un peuple. Reste à l'instruire.

Il est des frontières naturelles pour une nation, et on conviendra qu'elles peuvent relever d'un même climat, cet espace vital étant déterminé par les fleuves ou les montagnes. Mais il en est d'autres, et c'est alors plus compliqué. Et si l'on se reporte à l'Arctique, on observe qu'il y a subtilement, dans cet immense désert, une attirance mystérieuse, un espace de culture séparant les Inuit des Indiens de la taïga. Il en est de même en Tchoukotka entre les Inuit de la côte, chasseurs de baleines, et les Tchouktches, éleveurs continentaux de rennes. Ce n'est pas par hasard que j'ai utilisé le terme osé de « biotope », comme s'il était pour un peuple, un faciès, un milieu biologique défini. Ce n'est pas une affaire de race plus adaptée que d'autres aux grands froids, c'est beaucoup plus compliqué. C'est une relation subtile entre l'espace, sa nature physique (sol, roche, végétation, neige, glaces de mer) et la psychologie de cet espace. C'est, pour reprendre Michelet, un « mystérieux enfantement » que les sciences sociales, encore très rudimentaires à ce sujet, n'ont pas su instruire. Ce que le peuple, tout naturellement, dans les moments de grands périls, appelle: la mère patrie. Là encore, il convient de se reporter à Michelet; il s'est interrogé sur la naissance de la conscience nationale: « La France n'a pas attendu je ne sais quelle étincelle germanique pour s'animer au souffle de la civilisation, ce qui serait vraiment un paradoxe. Michelet a eu le sentiment, un sentiment qu'il ne pouvait étayer de preuves, sans doute, mais il a eu le sentiment, le pressentiment si l'on veut, que les choses étaient bien plus compliquées qu'on ne le disait, qu'on ne le pensait couramment de son temps, qu'à la base de la France il n'y avait ni un peuple, ni deux, mais une masse profonde d'hommes, pétrie, repétrie par ce qu'il nomme le grand travail des nations, le grand travail de soi sur soi, le grand brassage humain d'où sortent les nations avec leur conscience de nation. Il [en] a eu le sentiment. Il n'[en] a pas eu la notion claire. [...] » (p. 281)

« Car, si une nation est le résultat d'un puissant travail de soi sur soi, si la nation française est le produit d'un mystérieux enfantement mêlé de liberté et de nécessité; si c'est la France finalement qui, unissant, fondant, transmuant les éléments divers; si c'est la France qui, triturant, Gaulois, Ibères, Grecs, Romains, Germains, en a fait la France, il est impossible de commencer l'histoire de la France par les Gaulois ou par les Ibères, ou les Grecs, les Romains, les Germains. Impossible: car il y a la Gaule au

temps des Gaulois, la Gaule romaine au temps des Romains, la Gaule mérovingienne au temps des Barbares, la Gaule, pas la France. Ne parlons de France que quand le grand travail est accompli. Ne parlons de France que quand le mélange s'est opéré. Ne parlons de France que quand la France a eu conscience d'être la France. Quand ? Quand la France a disposé d'une langue à elle²⁹. »

Dans la collection Terre Humaine des éditions Plon (Paris, 1955-2014), je ne pouvais pas ne pas m'interroger sur cette addition de traditions et de civilisations qui représente l'histoire de France. C'est la raison pour laquelle j'ai demandé à un breton de réveiller nos consciences, en nous rappelant que l'Armorique et la pensée celtique n'est pas une chronique d'un peuple de Bécassine ; et ce fut, avec Pierre Jakez Hélias, l'extraordinaire succès du *Cheval d'orgueil*. J'ai demandé à l'auteur de s'interroger dans un livre particulier, sur le mode d'enquête qui lui a permis de mettre en valeur des modes de vie très mal connus ; et ce fut cet ouvrage fondamental qu'est *Le Quêteur de mémoire*. Hélias nous rappelle que la pensée nationale est souvent réécrite par « des écrivains bourgeois pour qui le campagne, le rural ne pouvait pas être autre chose qu'un sous-développé aux mœurs très frustes, un personnage de comédie rose ou de drame noir. Or, ce sont ces écrivains ignorants du peuple, surtout quand il ne parle pas la langue officielle, chez qui l'on va chercher l'image moyenne d'une culture nationale concoctée sur les bords de la Seine, dans les salons des beaux quartiers et les cafés du Quartier latin pour gagner finalement tous les milieux avec la bénédiction de l'enseignement. [...] Est-il vrai, comme l'assure plaisamment un de mes amis, que les *intellos* ont tellement ignoré les *folklos*, tellement rétréci le domaine de la culture, particulièrement celui de la littérature et des arts, qu'ils ont laissé presque tout le champ libre aux *technos* et aux philosophes des dîners en villes ? Le temps des énarques étaient déjà sur nous³⁰. » Et ce sera l'affaire Plozévet, qui sera suivie, comme pour s'en excuser, de réflexions confuses du pouvoir et que je n'ai cessé de dénoncer.

Le cri d'un peuple

« Inuit, Inuit » me répétaient sans cesse mes compagnons de cette expédition cartographique en mars-juin 1951, lors de décisions collectives difficiles à instruire en raison de nos psychologies différentes. Dans le doute, la

29. *Ibid.*, p. 281-285.

30. Pierre Jakez HÉLIAS, *Le Quêteur de mémoire*, préface d'Alain Lemoine, « Libre parole d'un Breton », postface de Jean Malaurie, « L'affaire Plozévet », 2^e édition augmentée, coll. « Bibliothèque Terre Humaine », Paris, CNRS Éditions, 2013, p. 346-347.

règle est de toujours se reporter à la tradition inuit. La conscience d'appartenir à un peuple, à une civilisation, est un fait. « Elle s'impose à tous plus profondément que les conditions naturelles, que les conditions biologiques, que les conditions historiques, que les conditions culturelles », comme le dit Michelet (p. 405). Et cette force apparaît avec la langue et les mythes. La conscience d'appartenir à une nation s'est affirmée à moi quand, multipliant pendant quarante ans mes missions, je partais au Groenland, dans l'Arctique central canadien, en Alaska, dans le détroit de Behring et jusqu'en Tchoukotka. C'est la même famille de langue, c'est la même civilisation bien qu'il y ait des groupes ethniques caractérisés ; il est en vérité deux groupes linguistiques distincts : Inupiat jusqu'au détroit de Behring, et au sud du détroit de Norton (Alaska) et en Tchoukotka, la langue Yupik³¹. Et j'en ai eu encore plus conscience lorsque j'ai présidé à Rouen les 24-27 novembre 1969, en présence de René Cassin, prix Nobel de la paix et auteur de la Charte des Nations unies en 1945 à San Francisco, la première rencontre internationale des Inuit du Groenland, de l'Alaska, du Canada et de la Sibérie. Ils se retrouvaient enfin, en un même lieu, la célèbre ville de Rouen où Jeanne d'Arc, héroïne nationale, a été brûlée. Ils découvraient, eux les Soviétiques, les Alaskiens, les Canadiens et les Dano-groenlandais, au fil de ces trois jours, qu'ils avaient une conscience physique d'être une même nation avec une même philosophie. Ce congrès historique s'est tenu dans une salle singulière qui est un drakkar viking renversé.

« Inuit ! Inuit ! » ont-ils clamé, tous debout, à la fin du congrès, à une centaine de mètres du palais épiscopal où Jeanne, sans avocat, a su répondre aux accusations avec intelligence et courage avant d'être jugée et condamnée.

« Nous sommes un ! Oui ! Inuit ! »

Homéostasie

Je représente, je crois, le dernier géographe français qui, dans des déserts glacés, ait répondu à cette attente

31. « Développement économique de l'Arctique et avenir des sociétés esquimaudes », sous la présidence de René Cassin, la direction de Jean Malaurie, Le Havre-Rouen, 24-27 novembre 1969, débats publiés dans *Actes et Documents n° 4* (FFEN, Rouen/Paris, 300 p). *Le peuple esquimau aujourd'hui et demain. Rapports scientifiques du quatrième congrès international de la Fédération Française d'Études Nordiques*, Paris, éditions Mouton, 696 p.

« Le pétrole et le gaz arctiques : problèmes et perspectives », Le Havre, 2-5 mai 1973, sous la présidence de Jacques Le Goff, président de l'EHESS et la direction de Jean Malaurie, débats publiés dans *Actes et Documents n° 5*, FFEN, Rouen/Paris, 333 p. *Le pétrole et le gaz arctiques, problèmes et perspectives. Rapports scientifiques*, Paris, éditions Mouton, vol. 1 : 496 p ; vol. 2 : 912 p. C'est le premier congrès qui a le mérite de s'être tenu en présence de délégués Inuit et Sames.

de dialogue, entre la géographie et l'histoire, cette homéostasie d'un système tant souhaitée par Jules Michelet et son remarquable interprète, Lucien Febvre. Ma qualité de président du syndicat des étudiants de géographie, à la Faculté des lettres de l'université de Paris (1945-1947, UGFL), dans ces temps de grande agitation de la Libération, m'a permis, au nom du doyen de la Faculté des lettres – André Cholley –, et porteur des doléances des étudiants de géographie de l'université de Paris, de rencontrer, le secrétaire d'État à l'Éducation nationale, chargé d'une nouvelle réforme de l'enseignement supérieur, le célèbre psychologue de l'enfance Henri Wallon³². Le décret de Vichy ? Mes camarades et moi étions tous contre. Cette crise m'a offert une autre chance – et quelle chance intellectuelle – en 1946, de rencontrer Lucien Febvre, qui souhaitait connaître le cahier de revendications des jeunes, commenté par leur président, et de la nouvelle génération de géographes et d'historiens, très dominée chez les géographes par les idées marxistes, et chez certains, par les instructions du Parti. Cette rencontre, renouvelée en 1947, m'a permis non seulement d'avoir le privilège de l'écouter davantage, mais aussi d'être reconnu par lui. Il m'appuya par une attestation élogieuse auprès des autorités danoises pour que toute facilité soit accordée à mon expédition solitaire à Thulé en 1950-1951.

À l'époque, le nord-ouest du Groenland était strictement fermé à toute visite, non seulement d'Européens ou d'Américains, mais aussi de Groenlandais du sud. Le territoire des 302 Inughuit voulait se protéger de toute contamination physique et intellectuelle. Lucien Febvre, qui aimait les jeunes et l'esprit de découverte, m'a en fait, ouvert la porte d'un avenir universitaire. Ainsi, le grand historien Fernand Braudel a pu déclarer publiquement lors de ma candidature à l'assemblée électorale en 1957, pour une chaire très convoitée par quarante candidats, ce que Lucien Febvre³³ lui avait dit et qu'il m'a rapporté quelques années plus tard : « Il faut que Jean Malaurie soit très tôt intégré à notre École des hautes études en sciences sociales que nous constituons ; il faut qu'il en soit un des tout premiers élus. » Et Lucien Febvre d'ajouter : « Il convient de lui ouvrir non pas une modeste porte, mais de le recevoir, disons les deux battants largement ouverts. » Je n'ai donc pas été « chef de travaux », puis « maître assistant », etc., selon la règle de paliers successifs dans un escalier

32. Henri Wallon (1879-1962), célèbre psychologue du développement mental de l'enfant.

33. Lucien Febvre est né en 1878 à Nancy. En 1947, il fonde la VI^e section de l'EPHE dédiée aux « sciences économiques et sociales » et qui sera l'ancêtre immédiat de l'actuelle EHESS (institution née de l'École des annales). Il en assurera la présidence jusqu'à sa mort en 1956. Il sera suivi par Fernand Braudel de 1956 à 1972, auquel succéderont, le grand historien médiéviste Jacques Le Goff en 1972, François Furet de 1977 à 1985 et Marc Augé de 1985 à 1995.

interne à l'enseignement supérieur ; j'ai été immédiatement, à trente-cinq ans, nommé directeur d'études de la chaire de géographie polaire, poste équivalent à celui d'un professeur des universités. L'ordre de mission du maître pourrait se formuler de la sorte : « À partir de vos recherches dans l'Arctique, réconciliez autant qu'il est possible l'histoire et la géographie séparées en deux factions par Vichy. » De fait, j'étais et je suis resté durant soixante ans dans cette grande institution des sciences sociales, le seul géographe-physicien, devenu anthrogéographe de l'EHESS et titulaire de la première chaire polaire en France.

Sans aucun doute, mes recherches de géomorphologie des éboulis, précédées par des études géocryologiques et géodynamiques des pierres, enfin une longue réflexion sur la cryopédologie des sols, m'ont ouvert à cette haute pensée de l'homéostasie entre tous ces phénomènes de la nature. Dans le cadre de Gaïa – la Terre mère –, ces facteurs, lentement, subtilement, ont construit l'entendement des chasseurs. Ils méditent certes sur le comportement du gibier, mais aussi, au fil des heures, sur l'ensemble des forces de la nature et leurs combinaisons en faisant appel à des énergies. Le développement mental de ces peuples a pour maître l'environnement qu'ils ne cessent de décrypter ; et, au fil du temps, ces « peuples sauvages » connaissent une maturation, l'évolution étant dirigée par une interprétation chamanique. C'est leur aiguillon. Seule l'histoire des civilisations peut rendre compte, dans le long temps, de ces avancées et de ces reculs. Il n'est pas d'ethnologie possible sans analyse géographique et historique de ces processus d'éveil d'une pensée.

Toutes ces considérations ont contribué au rejet de ce divorce voulu par Vichy, que la France « libérée », dans son célèbre conservatisme bureaucratique, n'a toujours pas annulé.

J'ai eu, en ce qui me concerne, le constant souci de maintenir vivante, comme il convenait de le faire, cette dialectique inspirée par Michelet et Vidal de la Blache, de l'environnement avec l'homme. La Terre mère régule un écosystème grandiose et *Arctica* peut être ressenti comme un cri de protestation contre ce décret funeste de Vichy.

Je songe souvent à cette photographie de Franz Boas à laquelle le grand anthropologue germano-américain, de formation de géographe-physicien, tenait ; à la fin de 1885, après une expédition en solitaire en Terre de Baffin, accompagné seulement d'un domestique allemand, dans le studio de F. Hülsenbeck, à Minden, avec tout un équipement inuit, il reconstitua une scène qui montre un Inuit méditant, faisant la chasse au trou de respiration. Et l'Inuit, c'est lui : la scène de cette photographie est une interrogation sur le souci d'intégration que doit avoir tout ethnologue dans le cadre d'une société dite « primi-

tive » ; le chercheur se doit d'être à l'image de ces maîtres naturels lors de la « lecture pénétrante » de la glace, de l'eau, du vent. Il devra apprendre à faire un vide intérieur et pratiquer, tel un confucéen, le silence qui conditionne l'écoute de la voix de la nature. Faire le vide en soi afin de laisser pénétrer les courants de la nature. C'est là toute une approche multiséculaire de ces peuples hyperboréens, dont certains sont ouverts tout naturellement à la vertu de contemplation. Le chasseur s'interroge, en effet, sur sa relation avec l'animal – en ce cas, le phoque – alors même qu'il se sait hybride ; il a gardé, grâce aux récits mythiques, la mémorisation de ce temps lointain d'une bonne connaissance de l'animal ; la « lecture pénétrante » des eaux sous la banquise facilite une meilleure connaissance de l'instinct de l'animal lors de la chasse. Alors il sera en mesure d'apprécier le lieu où la confrontation fatale pourra être réalisée. En écrivant ces quelques lignes, je me souviens de la recommandation du Dominicain Maître Eckhart, inspiré par l'école de philosophie rhénane : « Sois le désert de toi-même et de toutes choses. » Et alors, ajouterais-je, respire de toutes tes forces !

Bien que mon tempérament soit à cet égard très prudent, je ne peux pas ne pas me souvenir de maîtres mystiques et de leurs recommandations, comme sainte Thérèse d'Avila et saint François, mais aussi les bouddhistes. Mais je n'ai pas cette force effusive avec laquelle ces inspirés portent au plus haut l'aspiration spirituelle de toute société. « Ce sont de si doux échanges entre l'âme et Dieu, que je le supplie de bien vouloir les faire goûter, dans sa bonté, à quiconque penserait que je mens » ainsi s'exprime sainte Thérèse d'Avila dans ses crises mystiques ; « tout le temps que cela durait, j'étais comme hébétée ; je n'aurais voulu ni voir ni parler, mais étreindre ma peine, qui était pour moi une plus grande béatitude que toutes celles du monde créé³⁴ ».

Ma pensée reste humble, primitive, ouverte au transcendentalisme, dans la recherche de ce Dieu inconnu, que certains ont appelé le « Dieu caché ». Dieu et la nature sont en moi confondus. Je me sens proche de cet immense univers glacé, dont je suis l'enfant, tel un disciple de Spinoza et d'Emerson. L'esprit apaisé, aussi maître que possible de toutes mes forces d'intelligence, je tente de faire le vide en moi. Cette quête du primitif n'est pas un divertissement. S'intégrer à la plénitude de la nature dans une joie de vivre et au retour à l'origine est l'expression d'une volonté spirituelle. Chaque printemps, les chasseurs inuit célèbrent avec une joie quasi botticellienne, le retour du vivant, les oiseaux, la baleine, ses plus proches et meilleurs

34. *Thérèse d'Avila, Jean de la Croix. Œuvres*, édition publiée sous la direction de Jean CANAVAGGIO, coll. Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 2012.

amis. Nous rions ensemble avec ces petits guillemots qui ont traversé l'Atlantique pour se laisser manger cru. « Ils continuent à chanter dans ma gorge et mon estomac ; je les entends », me dit Sakeunnguaq. Je me pose toujours davantage de questions sur ma relation instinctive avec ce désert polaire et les étranges Hyperboréaux qui le parcourent et qui sont de faux héritiers des mythiques Hyperboréens, les « Parfaits » célébrés par Nietzsche et Hölderlin. C'est ce qu'en japonais, on appelle le *Fûdo*. Mon excellent collègue à l'EHESS, Augustin Berque s'est interrogé, avec intelligence, sur cette médiation singulière que Watsuji a étudié en 1935³⁵. En fait, c'est tout le dilemme de la géographie. Dans mes nombreux entretiens, en tête-à-tête avec d'anciens chamans, dans mes déplacements en traîneau, seul avec mes chiens, ou corps contre corps derrière l'Esquimau qui conduit, moi-même étant à l'écoute de son soliloque mais aussi de la langue des craquements de la banquise qui nous soutient. Les transes chamaniques sont des communications dans un état second du chaman avec les invisibles. La communication est d'ordre pratique, elle n'est pas d'ordre mystique. Mais c'est vite dit, et tout le livre *Uummaa* réfléchit sur cette relation spirituelle de ces visionnaires avec des forces invisibles. La philosophie ne s'affirme à moi qu'au bout d'expériences avec des hommes et des femmes à l'amont de notre histoire et qui m'incitent, par leur « pensée sauvage », à une lecture eschatologique de questions sans réponses. Je dois reconnaître qu'en fait, après tant d'années d'études, je ne sais rien sur l'essentiel. Pourquoi sommes-nous sur Terre ? Question fondamentale que ne cessent de me poser mes compagnons. Pierre Teilhard de Chardin, lors de notre rencontre en 1946, m'a rappelé que pour lui, le mystère des mystères, c'est le destin de l'homme sur la Terre et il m'encourage à y réfléchir avec ces peuples du Nord. C'est ainsi que j'ai interprété ultérieurement les récits qui m'ont été fait dans l'île Saint-Laurent, en Alaska, chez les Netsilik canadiens et dans les récits de mes prédécesseurs. Un de mes maîtres à Thulé a été, dans la lignée d'Uutaaq : Sakeunnguaq. Autre temps de méditation sur ce dialogue tout naturel de l'Inuit avec son environnement, lors de nos longs parcours sur la toundra, je m'interrogeais sur leurs pensées. Que pensaient-ils ? Et pensaient-ils avec une conscience de la réalité de l'autre ? Qu'est-ce que la « pensée sauvage » ? L'erreur essentielle, c'est de recourir à ces termes d'homme évolué : « méditation », « pensée contemplative ». Je les regarde, scrute leur moindre geste, j'examine en particulier leurs doigts gros et forts ; ils sont crispés. Leurs mâchoires sont contractées. Leurs regards apparemment vides sont tournés vers l'inté-

35. Tesurô WATSUJI, *Fûdo. Ningengakuteki kôsatsu. (Milieux. Études de l'entrelieu humain)*, coll. « Réseau Asie », traduit par Augustin Berque, Paris, CNRS Éditions, 2011, 330 p.

rieur. Il est un mystère qui est resté impénétrable pour moi. Comment pensent-ils en vérité ? L'observation vaut pour tous les paléolithiques supérieurs, qu'ils soient dans l'Arctique ou dans les grottes aurignaciennes du sud européen comme Lascaux ou Tautavel, au fond de ces gouffres obscurs et humides, à la recherche de hauts lieux où ils pourront être plus facilement en relation intime avec ces courants invisibles qui dirigent l'animal, commandent les saisons et régulent tout ce qui est vivant dans ces immenses espaces glacés et rocheux. Le terme de « penser » est même incorrect. Les sciences cognitives sont de plus en plus avancées pour l'étude de la vie animale – oiseaux, baleines, et même le comportement des singes – les orangs-outangs – et leur parler. Mais elles sont indigentes pour la connaissance des peuples primitifs et très particulièrement les peuples arctiques. C'est la grande misère des sciences de l'homme. Quand le soir venu, dans notre tente commune, je croyais qu'ils étaient en train de réfléchir sur leur destin, je tentais de deviner ce qui était dans leurs têtes. Je savais que le temps qui me restait était court ; avant peu, les Inuit seraient soviétisés, américanisés, danifiés, et cette fois, non dans les apparences, mais dans leurs têtes et pour de bon. Ils perdront l'estime de l'œuvre de leurs Grands Aïeux. Je les regardais avec attention, sans peser. Je suis un « blanc » et ma culture est européenne. Eux, ont 10 000 ans de vie hyperboréale héroïque, qu'ils maîtrisent dans une connaissance vécue de leurs mythes.

Je songe à une scène à Etah, au nord du Groenland, cap Alexander, où apparemment, ils n'ont rien à faire ; nous sommes fin mars 1951 ; le vent souffle et ronfle autour de la modeste et fragile cabane de 12 m² pour cinq ; c'est le début de l'expédition ; je m'appête à commencer le levé de la carte au 1/100 000 et sur 300 km, et je médite tout en scrutant les puissants éboulis de grès rouge ordoviciens qui nous cernent. Hier, dans une course solitaire avec mon traîneau à chiens, j'ai repéré deux esquisses de tranchées afin de tenter de saisir la vie interne de la masse de pierres. Kutsikitsiq grommèle ; l'avenir l'inquiète, il est responsable de ma sauvegarde vis-à-vis de son père, Uutaq, le grand chaman : « Protège Malaurie, il est trop audacieux. Nous avons besoin de lui, il doit revenir vivant » ; il songe au destin du botaniste suédois Thorild Wulff³⁶, qui a été

36. A la mi-mai 1951, je suis en recherche, en compagnie de Qaaqutsiaq, le frère de celui qui a participé à l'expédition tragique de Knud Rasmussen où Thorild Wulff a voulu qu'on l'abandonne. C'est un désert de petites montagnes successives (*qaqaitsut* : beaucoup de montagnes). Je suis le premier explorateur, après la rapide mission de secours du danois Lauge Koch en septembre 1917, à être revenu sur place et à avoir recherché ses restes. Hélas, en ce désert absolu, tout a disparu et ainsi que je l'ai dit à Qaaqutsiaq, j'estimais, par ma seule présence, de mon devoir de lui rendre hommage. Je suis étonné qu'aucun monument n'ait été érigé par la famille ou les autorités suédoises, je n'ai pas cru devoir interférer dans ce débat. Il en est de même pour mon prédécesseur allemand, le géologue H. K. E. Krueger, qui a disparu corps et biens (trois explorateurs : Krueger,

vécu par le propre frère de Qaaqutsiaq il y a trente-quatre ans, à 200 km au nord. Qaaqutsiaq affûte la pointe de son harpon, lentement, précautionneusement, avec une extrême application. Notre sort peut dépendre de l'extrémité allongée et fine de sa lance. Les femmes réparent en silence les vêtements. En silence ? Non, elles écoutent tout et cherchent à comprendre les silences cachés. Elles jugent leurs maris, au nom du groupe soudé des soixante-dix familles que j'ai visité l'hiver lors de mon enquête généalogique et qui sont devenues mes alliées, cette expédition étant appréciée comme celle de tout le groupe. L'illusion serait de croire qu'ils pensent en commun. Et pourtant, oui ; mais à de très brefs moments ; cette scène peut se traduire aussi par une recharge des accus dans cet effort de perception de l'espace qu'ils vont demain affronter par -30 °C et bravant des vents cruels. Il se dégage à terme, une impression d'ennui qui est réelle. Penser à quoi ? À l'avenir ? C'est toujours les mêmes réponses ; ils ont désormais, avec le fusil, le sentiment de ne plus pouvoir progresser au-delà de ce temps hybride, de ce saut prodigieux qu'en tant qu'hommes/animaux, jadis, ils ont assuré dans l'Arctique³⁷, en se mettant debout, inventant la pierre taillée, le harpon, le feu, et domestiquant le chien, en se révélant en outre, être des artistes exceptionnels il y a 2 500 ans : Punuk, Denbigh... Et qu'est-ce qu'être homme ? C'est conscientiser aussi son destin. Mais quel est leur destin ? La mort. Mais qu'est-ce que la mort ? Ils commencent à en avoir une représentation et ce, dès le pré-Béring en Tchoukotka, 500 ans avant notre ère. Mais avant de devoir y faire face, comment échapper à la dureté de cette vie ? Une seule solution : l'indolence. Tout faire aussi bien qu'il est possible puis, attendre, dans une vie toujours plus intense et en osmose avec mère Nature dont il ne faut à aucun prix se dépendre. La brume de l'avenir s'éclairera. Les esprits, de temps à autre, confortent le chasseur. Mais le temps passe et il ne se profile pas de réponse pour l'avenir... Alors oui, ils continuent à attendre, comme Vladimir et Estragon dans *En attendant Godot* de Beckett. Ils ont conscience que la nature – *Sila* – aura une solution. Au final, la nature est juste pour les bons élèves. L'angoisse ? Ne pas répondre à son attente ; car ils risqueraient de décevoir *Silarssuaq*, l'univers, et *Torngarssuaq*, les esprits tutélaires.

Mais hélas, leur esprit se brouille. Des hommes en noir vont et viennent : les premiers missionnaires. Ils les inquiè-

un jeune danois et un chasseur Esquimau, Akajaq) en avril 1930, sur un itinéraire de la Terre d'Ellesmere que j'ai en partie emprunté ; là encore indifférence des autorités nationales ou de la famille. L'histoire polaire est une histoire douloureuse. Voir *Les Derniers rois de Thulé*, (5^e édition, 1989), *op. cit.*, p. 434 et p. 341.

37. La naissance en tant qu'homme, dans l'Arctique, relève d'une hypothèse, la protohistoire restant très obscure.

tent en évoquant d'autres vérités qui les obligent à s'humilier, un enfer terrible les menaçant s'ils s'opposent à ce Dieu de vérité : Jésus le crucifié. « Vous voulez techniquement progresser avec les blancs ? Convertissez-vous. Vous devez faire pénitence ; car comme tous les hommes, vous êtes des pécheurs. » « Pécheur ? répond le chasseur, mais quelle est notre faute ? » Toute la mythologie leur enseigne que l'homme est né au sein du cosmos comme un animal ; par son énergie, il s'est dressé bipède après avoir vécu à quatre pattes, puis s'affirme homme dans une longue évolution créatrice dont il a conscience. En ce sens, il rejoint la philosophie des Lumières. Le missionnaire lui répond que tout ceci est un roman, qu'il est un ignorant et que l'homme a été créé *ex nihilo* par un Dieu tout puissant. Il lui faut désormais réciter à haute voix, chaque dimanche, au temple ou à l'église paroissiale, le crédo universel : « Je crois en un seul Dieu, le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la Terre, de l'univers visible et invisible, etc. »

Las de penser, dans le court terme, ils ne se retrouvent que dans les fécondes heures de loisirs (jeux de ficelle³⁸, récits mythiques, chants et danses), dans la vie amoureuse puis dans l'excitation de la chasse ; lors des si chers repas collectifs, c'est le temps de la récompense ; on est ensemble. Alors, Grandgousier, ils rient franchement et évacuent dans une joie rabelaisienne, toutes ces pernicieuses misères de doutes et espoirs contradictoires.

– Non et non ! pourraient-ils dire, s'ils l'osaient. Nous ne sommes pas des pécheurs mais des vainqueurs sortis des ténèbres par notre énergie et la sagesse de nos chamans. Ils ne nous ont jamais trompés.

En fait, la « pensée sauvage » Inuit est instruite par une réflexion constante qu'ils poursuivent, lorsque l'esprit est libéré des contingences ; il parle intérieurement à ces ombres. Il est à l'écoute et ainsi développent-ils des forces psychiques, tout comme un Arthur Rimbaud dans *Les Illuminations* ou un Van Gogh, la veille de sa mort, avec son pinceau tentant de suivre sur la toile le cours du soleil ; « la Terre et ses nerfs et ses préhistoriques solitudes, la Terre aux géologies primitives, où se découvrent des pans du monde dans une ombre noire comme le charbon³⁹ ». Ces diverses approches leur permettent d'avoir un vide intérieur qui rend possible un dialogue avec le minéral, le vent et la nuit polaire. Les jalons de la longue histoire de l'évolution humaine leur sont rappelés. Les mythes vont habiter l'esprit des enfants jusqu'à 3-6 ans, ces récits extra-.....

38. Les jeux de ficelle pour ce peuple illettré, c'est-à-dire de littérature orale, peuvent être appréciés comme une première expression d'écriture, ou à mieux dire, de figuration dans l'espace.

39. Antonin ARTHAUD, « L'art et la mort », in *L'Ombilic des Limbes*, suivi de *Le Pèse-nerfs* et autres textes, Paris, Gallimard, 1968.

ordinaires les convainquent que leurs ancêtres ont vécu un état bienheureux durant un temps d'hybridation d'abord foetale avec le monde animal. Il y a longtemps, très longtemps : les ours, les phoques, et jusqu'au corbeau, animal sacré ; tous étaient des cousins ; ils se parlaient et même coïtaient joyeusement. L'expérience a montré qu'il y a péril mortel à s'éloigner de l'enseignement de cette fraternité assurée dans une nature anthropodramaturgique.

Il va de soi qu'aucun des mots, des qualificatifs de mon vocabulaire « civilisé », ne peut convenir absolument ; c'est ma lecture des sensations, des réflexions que j'ai vécu et dont j'ai gardé la mémoire. Mon grand souci, c'est qu'elle soit perçue intensément par le lecteur d'*Uummaa. La présence sauvage*, témoignage ultime que je suis en train d'achever. Ce sera le livre le plus intime et qui peut évoquer une prière païenne. Parmi eux et avec eux. Je n'ignore pas que je suis un témoin capital de cette période, mais je sais que je suis profondément handicapé, démuné en raison de mon vocabulaire de « blanc », de *qallunaat*, relevant d'une civilisation très technique, sophistiquée et rationaliste. Comment éviter la phase littéraire nécessaire du transfert de l'observation ethnologique ? Elle a été si souvent et sottement reprochée à Marcel Griaule dans *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemmel* (Éditions du Chêne, 1948). Mais il y a pire : leur langue, hélas, n'a pas été ma langue maternelle. Il me faudrait même vérifier, mot à mot, tout ce que j'ai écrit sur eux ; car les connotations de ces mots sont presque toujours sinon trompeuses, du moins, tronquées, et à la limite, un peu inexactes, marginales, étant le reflet de l'observateur et de l'observé. J'approuve, oh combien ! les prudences de mon collègue Jacques Derrida. C'est dans cet esprit que je me suis improvisé réalisateur de neuf films. *Les Derniers rois de Thulé* (avril-mai 1969) est sans aucun doute celui qui essaye de surprendre le chasseur Inuit dans sa spontanéité, sa vérité et sa violence. Les deux grands films assurés sur les Esquimaux, *Nanouk l'Esquimau* (1922) de Robert Flaherty et *Les Noces de Palo* (1933), qui a pour conseiller Knud Rasmussen, sont des films où l'acteur joue le rôle que le réalisateur du film lui assigne. Et dans ces fictions, les Inuit sont des acteurs, et d'excellents acteurs ; ils caricaturent, selon le vœu qu'ils préjugent chez le « blanc » qui l'observe, un certain comportement presque théâtral. En effet, parfois ils en rajoutent. Dans *Inuit*⁴⁰, les sept films que j'ai réalisés, en deux ans (1971-1973), avec une forte équipe de cinq assistants et techniciens, du Groenland à la Sibérie, ce sont des « dramatiques de civilisation » où l'Inuit commence à se défaire.

40. Série documentaire, *La Saga des Inuit*, 4 x 52 min, et *Les Derniers rois de Thulé* (90 min), Paris, INA, 2007. Cette récente série est, avec les trois premiers films, resserrée à partir des sept films *Inuit* (ORTF), réalisés en 1980 et *Les Derniers rois de Thulé* (2 films, ORTF), réalisés en 1969.

C'est le début d'une chute et ces films sont hélas ! une réalité vécue, et à ce titre, ce sont des films « vérité ».

J'ajouterai une confession : je ne suis pas sûr qu'une recherche systématique dans les archives officielles et privées ne nous permette pas un jour de retrouver des bouts de films sur les Inuit dans les années 1880-1890 ; ils permettraient enfin un cinéma « vérité » où le chasseur se serait laissé surprendre par la caméra. J'avoue que j'ai parfaitement conscience quand je parle des *Derniers rois de Thulé* que, dans une ou deux scènes – notamment dans l'iglou de pierre, lorsqu'une famille se prépare à se coucher –, hommes et femmes agissent comme des acteurs.

Sciences sociales, sciences scientifiques... quelle sottise ! Quelle prétention d'une culture qui se juge en avant dans le cadre d'un enseignement dit « supérieur » et qui regarde d'en haut des siècles obscurs, et qui oserait les codifier dans des modèles comme un monsieur Homais.

Tout étant dit, la « pensée sauvage » m'a paru être à la recherche de ce qui est à l'origine de l'évolution créatrice. Ce qui explique leur souci constant de s'intégrer, autant qu'il est possible, ainsi que le dit Léon Chestov, « dans une interrelation intime ». Il est des pratiques particulières à chacun de ces inspirés, pratiques respiratoires, maîtrise sexuelle, dialogue intérieur afin de garder toute la force élémentaire que je pourrais qualifier de spermatique ; ce sont autant d'expériences personnelles que certains m'ont rapporté. Les plus doués ont une visualisation de squelette des morts qui vont et viennent, à la requête des maîtres chamans, quittant provisoirement les limbes, ils ont par ailleurs des pouvoirs thérapeutiques par succion du mal à même le corps du malade⁴¹.

D'autres interpellent leur homonyme, celui dont ils portent le nom et qui est quelque part dans les limbes et qui peut lui souffler en secret des conseils.

Ces quatre tomes d'*Arctica* s'interrogent donc – et c'est leur grande nouveauté – à partir des leçons de la géographie physique sur l'ethnohistoire, l'animisme, l'anarcho-communalisme. Mes travaux en paléobotanique nord-groenlandaise, ne correspondent pas, dans les séquences climatiques sur la côte, avec ceux obtenus par les carottes glaciaires, à l'est de Thulé, dans les glaces de l'inlandsis. Et je réfléchis, au fil de la plume, dans cette préface et dans *Arctica 2*, sur leur *Fûdo*, cette « médiance, moment structurel de l'existence humaine » (Watsuji)⁴², que j'ai si intensément vécu.

.....

41. Dans mon film, *Les Derniers rois de Thulé*, il y a une scène de succion du mal par un maître chaman empruntée au film de Knud Rasmussen, *Les Noces de Palo* (tourné en 1932 à Angmagssalik, sur la côte sud-est du Groenland). Dans *Ultima Thulé* (p. 370-373), j'ai voulu traduire mot à mot un de ces mythes, et ils sont Inughuit. A vrai dire, la lecture, très vite, échappe à notre entendement occidental. Alors que faire ?

42. Augustin BERQUE, *La Mésologie, pourquoi et pour quoi faire?*, Paris, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2014.

Des énigmes

Autre sujet de dialogue entre eux et moi : ces hommes ne comprennent pas qu'ils aient été retenus par la sélection naturelle et progressent alors que le monde animal qui a longtemps évolué depuis les temps des origines de l'univers, et tel que lui-même, ne progresse plus. – « Et pourquoi nous et pas eux ? » C'est ce qu'on appelle en histoire, une « science de la complexité » : ces sélections initiales ont favorisé la survie de gènes dans des conditions aléatoires ou au contraire détruit ceux qui n'ont pas la robustesse pour participer aux composantes majeures d'une évolution.

Je m'interroge également sur cette indolence qui les caractérise. Mon illustre prédécesseur, le canado-néo-zélandais Diamond Jenness, qui me portait de l'amitié, avait la même préoccupation chez les Esquimaux du Mackenzie ou du Cuivre (1912-1915) ; ils sont comme en attente. Nous étions tous deux à Ottawa en octobre 1963, au Northern Coordination Research Center, ministère du Nord. Lui, rédigeait un magnifique et critique rapport sur l'administration circumpolaire des Esquimaux, et moi, sur mes missions incessamment conduites dans l'Arctique central canadien, notamment à Igloolik⁴³, à la requête du Premier ministre fédéral, soucieux d'engager avec audace mais sagesse, les temps nouveaux dans l'Arctique. Et par moment, en déjeunant, nous comparions nos copies. Comme le temps avait passé de 1912-1915 à 1960-1963 ! Et de disserter à cet égard, tous deux avec nostalgie. Cette plongée dans un univers primitif polaire nous a paru si intense et si décalée avec les temps contemporains, que nous étions convaincus tous deux, d'être difficilement compris par nos collègues, à de nombreux titres, particulièrement dans le domaine du chamanisme et d'une spiritualité naturée. Nos propos, me disait-il, risquent de ne pas être tout à fait crédibles.

Dans un esprit bergsonien, je m'attacherai toujours davantage au vitalisme et à ce concept d'« épuisement » cher à Gilles Deleuze qui m'avait appelé « le géo-philosophe ». Tout se passe comme si ces peuples hyperboréens n'étaient plus capables de se renouveler. Ce qui explique leur passivité qui est réelle depuis 2 000 ans, les temps d'extrêmes inventions en mer de Behring, en Tchoukotka et sur les littoraux de l'Alaska n'étaient pas retrouvés ; l'imagination créatrice, c'était hier et même, avant-avant-hier. En fait, intuitivement, ils ont un sentiment d'attente. Ils ne se jugent capables que de se répéter. J'évoque à cet égard dans *Uummaa* (Igloolik, Canada), le sentiment pes-

43. Jean MALAURIE, *Igloolik et sa région (TNO), études socio-économiques*, Ottawa, Northern Coordination Research Center, Department of Northern Affairs, 1963, 100 p.

simiste d'un chasseur d'Igloodik, Teertar, qui souhaitait émigrer, quitter ce pays de redite. Nous nous étions rencontrés en août 1960, de manière narquoise, alors qu'en philosophe, je soliloquais, mangeant un poisson cru sur la berge. Je commençais à somnoler et à être emporté par mes songes, tandis que Teertar eut le souci, s'étant glissé en silence à mes côtés, de ne manger ostensiblement que mes arêtes en les craquant bruyamment de ses dents. A voix basse, il m'a fait cette déclaration : « Je suis à ta disposition. Je ne veux plus être un Esquimau, j'ai faim. Prends ma femme. J'en ai assez de ce pays, aide-moi à partir. Je n'ai pas de kayak, je n'ai pas de harpon, je n'ai pas de fusil, je n'ai pas de chien, je n'ai rien, je suis las de cette vie esquimaude où c'est toujours les mêmes histoires, les mêmes légendes, la même activité, la même nourriture. Partir ! Aide-moi à fuir⁴⁴ ! »

Gaïa – Homéostasie, géo-philosophie, vitalisme, épuisement

Ce sont ces pérégrinations de pensée qu'en tant que directeur d'études arctiques, j'ai développé dans mes séminaires à l'École des hautes études en sciences sociales, au Centre d'études arctiques que j'ai fondé en 1957, à la suite de ma nomination à la première chaire de géographie polaire de l'histoire de l'enseignement supérieur français (1957-2007). Je méditais à voix haute, mes articles en cours de rédaction, et devant mes étudiants, je prononçais mes leçons d'anthropogéographie. L'un de ces séminaires a fait l'objet d'une publication ; la coordination de cet ouvrage a été brillamment réalisée par Dominique Sewane⁴⁵. Les Archives nationales ont conservé ces séminaires qui représentent près de 100 m linéaires : dossiers d'expéditions, archives de la revue *Inter-Nord*, véritable encyclopédie polaire de vingt et un volumes, archives des six congrès internationaux, mais aussi une centaine de thèses et de mémoires, préparés, orientés et soutenus au Centre d'études arctiques et conduits dans l'ensemble de l'espace circumpolaire (îles Aléoutiennes, Amérindiens d'Alaska, Nunavik et Nunavut, Groenland, Sibérie, et la base française du Spitzberg que j'ai fait reconstruire par le CNRS en 1979 et que j'ai administré pendant dix ans). Les séminaires étant suivis par des disciples principalement français mais aussi américains, québécois, italiens, finlan-

44. Il souhaitait devenir chauffeur de taxi à Churchill, port en baie d'Hudson, se reporter à *Uummaa, une prescience sauvage*, à paraître.

45. *De la vérité en ethnologie...*, Séminaire de Jean Malaurie, 2000-2001, coordonné par Dominique Sewane, collection Polaires, Paris, Éditions Economica, 2002, 417 p.

dais, suisses et même irakiens. Durant deux années, deux Africains, un Béninois et un Togolais, étaient présents⁴⁶. J'ajoute nos relations étroites avec l'Académie polaire d'État à Saint-Pétersbourg, dont je suis le fondateur et le président d'honneur à vie. Des échanges permanents ont eu lieu entre ses étudiants soviétiques, puis russes et l'EHESS. Un enseignement particulier a été assuré par l'IIAP (Institut International d'Administration Publique, Paris, ENA).

Ces leçons de séminaire ont eu lieu dans ce grand établissement de l'enseignement supérieur qu'est l'EHESS, sixième section de l'EPHE, c'est-à-dire comme département de synthèse clôturant, dans un enseignement particulier de sciences sociales, les cinq autres sections : première section (mathématiques), seconde section (physique et chimie), troisième section (sciences naturelles), quatrième section (philologie et histoire), cinquième section (sciences religieuses). J'ai eu l'honneur de succéder au commandant Jean-Baptiste Charcot, le célèbre capitaine du *Pourquoi pas ?* qui était directeur d'études honoraire à l'EPHE, troisième section, son laboratoire étant son navire qui a sombré en Islande en 1936. L'homme était ouvert et d'une grande générosité, mais il était à la retraite et la « direction d'études » à la troisième section « sciences naturelles », n'était qu'honoraire, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de bibliothèque polaire, pas de revue, pas d'enseignement.

J'ai cherché à démontrer que dans les civilisations d'œkoumène extrême, l'anarcho-communalisme des sociétés inuit archaïques à Thulé, dont je suis le dernier vivant à avoir partagé la vie, relève de liens de dépendance réciproque qui constituent la société même. Le droit civil ne commence pas avec l'écriture, comme nous l'enseigne l'Université dans ses facultés de droit, mais dans les sociétés orales avec la coutume. Il est très regrettable que le droit ne s'intéresse pas à l'anthropologie. Un de mes élèves, Norbert Rouland⁴⁷ a écrit un traité général à ce sujet à l'Université d'Aix-en-Provence, mais cet excellent analyste de nombreuses études administratives dans ces groupes de population reste marginal dans ce corps altier des facultés de droit. Ces petits groupes de 20 à 40 familles qui constituent les ethnies arctiques dans l'espace circumpolaire sont de fait régies par un droit souple et rigoureux que j'ai vécu et analysé. Il est plus, et je ne saurais assez me répéter, c'est cette spiritualité spinozienne qui les inspire et les encourage à s'inscrire dans le mystère de ces solitudes. Mais dans ce vitalisme évolutionniste vécu depuis 10 000 ans, les Inuit sont en phase d'« épuisement » ; pour reprendre la remarquable expression chère à Gilles Deleuze, disciple d'Henri Bergson.

.....

46. Tété-Michel KPOMASSIE, *L'Africain du Groenland*, préface de Jean Malaurie, Paris, éditions Arthaud, 2015.

47. L'intérêt du droit coutumier prend de l'ampleur depuis une dizaine d'années, dans les facultés de droit et de sciences humaines.

Je rends grâce à mon instinct d'avoir suscité en moi un « pressentiment » quasi proustien, qui m'a incité à commencer mes travaux sur la pierre : intuition providentielle qui m'a permis de choisir le thème principal qui, méthodologiquement, engagera ma vie de recherche. Une « pensée sauvage » est supposée, en effet, être dans certaines pierres qui seraient une mémoire. Cette mémoire serait susceptible de s'exprimer dans un chuchotement à l'égard des initiés (Uutaq). Le chaman, pour vivre sa force de médium, s'assied sur certaines roches ; après une ascèse alimentaire, sexuelle, et une intériorisation intense, il laisse monter en lui des fulgurances qui peuvent ultérieurement, dans une séance chamanique, se traduire par des transes. Ce n'est pas par hasard qu'ils me suivent dans toutes ces missions ; ils veulent écouter « celui qui parle avec les pierres » autrement, et le voir dans l'action. Mon surnom vient de ce grand chaman qu'est Uutaq et de ce fait, ils sont mes conseillers attentifs. Ils me suggèrent les secteurs d'études, chamanisant près des lacs, au pied de très hautes falaises aux teintes foncées, m'apportent certaines roches et me demandent de les mettre à l'oreille pour que j'écoute leur message et que je sois leur interprète le moins infidèle. Ils cherchent à comprendre comment je fonctionne. On ne peut évoquer le chamanisme, forme d'expression essentielle chez ces peuples-racines de l'Arctique qu'en se référant à cette dialectique d'intégration intérieure, cette expérience quasi zen qu'ils ont. Les Inuit ont le sentiment qu'il est une *uummaa*, une énergie issue du cosmos, des atomes de vie qu'ils appellent des *Inuat* et qui régulent un équilibre universel. Ce n'est pas impossible que ce soit des forces magnétiques qu'une micro physique plus élaborée permettra d'identifier. Un chaman est un homme singulier qui dispose de facultés de médium⁴⁸. Comment accorder quelque crédibilité à ces chamans ? Ils sont discrédités par les églises comme des sorciers ou sorcières du Moyen Âge ; ils sont jugés comme des attardés ou des schizophrènes par le Parti communiste soviétique. « Ce sont nos pères et nos Grands Anciens, ce sont nos guides », disent mes compagnons Inuit. Et là-dessus, moi aussi je m'interroge sur l'hybridation et cette singulière intercommunication entre l'animal et le chasseur. Peut-on tenter de qualifier ce qui s'exprime dans le cerveau d'un chien ? D'un ours ? Et a fortiori, d'un oiseau ou d'une baleine ? Oui, dira le chaman. Non, répondra l'anthropologue structuraliste avec ses modèles. L'animisme relève de la sensibilité de l'intuition ; mais il n'est pas mesurable puisqu'il n'y a pas de manifestation sous forme de langue. Il n'est donc pas contrôlable ; il ne se prête pas à l'expérimentation, ce qui est une règle pour être accepté par un physicien comme un

48. Jacques BROUË, *Retour à l'origine. Itinéraire d'un naturaliste zen*, coll. Terre Humaine, Paris, Éditions Plon, 2002. Ce livre m'est dédié.

fait scientifique. C'est de la poésie conclura le savant en laboratoire.

Pour mieux les comprendre et être apprécié par eux, je montre aux plus attentifs, comment je lève la carte, comment je mesure ces pierres ; je leur montre mes carnets de terrains, mes dessins. Ils me voient prendre des notes alors qu'ils sont illettrés et s'en flattent. Ils m'expliquent qu'écrire figerait leurs forces d'intuitions qui seront, selon leur expression, canalisées et presque normalisées : « Je ne serais plus libre et je serais un mauvais chasseur. Écrire est une façon de penser des blancs. Ce n'est pas Inuit. » De fait, lorsque j'ai été instituteur volontaire à Clyde River, Terre de Baffin, en 1987, j'ai eu des résistances de certains groupes de la population. Ils avaient conscience que l'école allait former des employés mais pas des chasseurs. Lorsque ces Grands Anciens se sentaient libres, résistants aux ordres du gouvernement, ils me confiaient : « Ces écoles vont nous tuer, nous, chasseurs inuit. » Ce crayon qui court de gauche à droite et de haut en bas sur la feuille de mon carnet/journal les surprend et les questionne. Ils veulent apprendre. Alors, les jeunes sucent le bout noir de la mine puis, ils placent mon crayon sur la feuille blanche et c'est le même trait droit ou sinueux, puis un grand désordre. Alors, de poser le crayon sur mon carnet et de s'éloigner, songeurs. Mais je les ai toujours respectés. C'est la raison pour laquelle certains ont été mes très proches compagnons dans toutes ces opérations ; géologiques, géographiques, mais je dirais aussi, spirituelles. Ma seule force, mon unique diplôme en « pensée sauvage », c'est que la majorité de mes réactions spontanées, sont « primitives ». Claude Lévi-Strauss s'est attaché aux invariants de la « pensée sauvage » au titre des structures de la parenté : « Restez qui vous êtes, me dit Claude Lévi-Strauss, alors même que naissait *Tristes tropiques*. Vous êtes le premier sauvage que j'ai rencontré dans l'antique Sorbonne, toute entière sous le signe de la raison ». Il est remarquable que par la première phrase de *Tristes tropiques* – « Je hais les voyages et les explorateurs », Lévi-Strauss, délibérément, affirme qu'il perçoit en moi un homme qu'il reconnaît être de sa lignée ; ni « voyageur », ni « explorateur », et c'est la raison pour laquelle il a écrit ce livre pour la collection que j'ai fondée et que je dirige et dont le premier titre est *Les Derniers rois de Thulé*. Il avait lu et apprécié mon livre avant d'écrire le sien, admirable et qui devait le consacrer. En ce qui me concerne, j'ai réfléchi sur l'énergie de la matière, depuis le minéral, jusqu'à la force inventive de l'imaginaire inuit. C'est une langue naturée très spécifique. Je me suis aussi questionné sur le pouvoir accordé à l'homonymie entre le mort et le nouveau-né. Le nom inuit est une parcelle de l'être intime, c'est le son de ces lettres accolées qu'ils ressentent comme ayant une énergie particulière. Les Inuit savent qu'après le décès, l'esprit va

chercher dans les limbes son lieu d'éternité. Mais dans le noir, il peut se perdre ; la voie est périlleuse, beaucoup errent dans l'au-delà à la recherche de la juste voie vers les sites d'éternité. Dans le détroit de Behring, sur les sites sibériens d'Ipiutak ou d'Ekven, mais aussi ceux du Punutuk en Alaska, il est des trésors de l'humanité dignes de Lascaux, que les sciences cognitives nous permettront un jour d'expliquer. La nature relève d'un ordre mathématique sur lequel Charles Morazé nous invite à réfléchir. Il est une intelligence, en interdépendance de tous les éléments constituant le cosmos. Les géométries des objets datant de cette époque et jusqu'au Dorset, témoignent d'une lecture de l'invisible. Ce sont des cartes de routes à suivre par les esprits en route vers les limbes. L'art des signes sur les ivoires en est le seul témoignage.

Autre problème : il est singulier que la « pensée sauvage » ait eu, très tôt, dans le Behring, dans ces cultures du paléolithique supérieur d'Ekven, du Dorset, du Punutuk, une prescience de cette géométrie de l'espace. A l'extrême est (Thulé, côte sud-est du Groenland), il n'est hélas, aucune trace de telles réflexions. Les Inughuit de Thulé n'ont pas cet art graphique. Ils n'ont laissé aucune trace de cet imaginaire si complexe que l'on trouve dans les sociétés behringiennes depuis 500 ans avant notre ère. Il est remarquable, à cet égard, que les Inughuit ne pratiquent pas le tatouage qui est également une autre relation avec la science des signes et les pouvoirs de la géométrie. Pourquoi à l'extrême ouest, cet art de la lecture des structures géométriques, et à l'est, l'ignorance ou le silence ?

J'ai démissionné en décembre 1949 des « Expéditions polaires françaises – Missions Paul-Émile Victor » parce qu'il me paraissait absurde, dans une grande expédition nationale, d'étudier cet environnement arctique en excluant l'anthropologie des populations qui l'habitent. Il est regrettable que l'Académie des sciences, sous l'influence des géophysiciens des expéditions au Groenland et en Terre Adélie, se soit laissée dominer. Les sciences dures ont été, à cet égard, dictatoriales. Dans l'Antarctique, il n'y a pas d'hommes, dit le comité ; donc on n'étudiera pas au Groenland les sociétés humaines, par souci de cohérence. La conclusion de ce comité polaire m'est apparue détestable ; et c'est la raison pour laquelle, après avoir démissionné des « Expéditions polaires françaises », j'ai poursuivi en solitaire, avec le CNRS et avec l'appui personnel du géophysicien Jean Coulomb et de mon maître Emmanuel de Martonne, mes recherches et sur la géographie physique et sur la géographie humaine, indissociablement liées⁴⁹. Assurément, les moyens n'étaient pas ceux accordés à cet homme des médias qu'était Paul-Émile Victor. La vie du chercheur en

49. M. BROT, *Destination arctique*, préface de Jean MALAURIE, coll. « Météos », Paris, Édition Hermann, 2015, p. 11-12.

France est plus humble, il ne se montre guère sur le tréteau et dans les médias ; et ce n'est pas pour m'en féliciter. Toutefois, si j'avais eu les moyens d'une expédition polaire, en étant un explorateur assez aisé dans ma solitude boréale, je n'aurais pas eu l'intimité que j'ai connue avec les Inughuit. Il est une grâce réservée aux pauvres.

Dans *Arctica*, tome 1, je m'interroge sur la « médiane ». Le *Dictionnaire de la géographie*⁵⁰ évoque cette relation qu'il peut y avoir entre l'homme et son environnement, mais il est singulier que ce dictionnaire « officiel », d'esprit positiviste, ne s'interroge jamais sur cette relation telle qu'elle est exprimée dans une « pensée sauvage ». L'anthropogéographie des peuples traditionnels est ignorée. Je ne cesserai de m'interroger sur cette défiance de mes maîtres à l'égard d'Humboldt et de Ratzel. Jean-Paul Sartre, dans une redoutable préface réservée à Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*⁵¹, écrit : « Il n'y a pas si longtemps, la terre comptait deux milliards d'habitants, soit cinq cents millions d'hommes et un milliard cinq cents millions d'indigènes. Les premiers disposaient du Verbe, les autres l'empruntaient. Entre ceux-là et ceux-ci, des roitelets vendus, des féodaux, une fausse bourgeoisie forgée de toutes pièces servaient d'intermédiaires. Aux colonies la vérité se montrait nue ; les « métropoles » la préféraient vêtue ; il fallait que l'indigène les aimât. Comme des mères, en quelque sorte. L'élite européenne entreprit de fabriquer un indigénat d'élite ; on sélectionnait des adolescents, on leur marquait sur le front, au fer rouge, les principes de la culture occidentale, on leur fourrait dans la bouche des bâillons sonores, grands mots pâteux qui collaient aux dents ; après un bref séjour en métropole, on les renvoyait chez eux, truqués. »

La collection Terre Humaine, que j'ai fondée et dirigée aux éditions Plon de 1954 à 2014, a cherché à témoigner de cette force visionnaire qu'avaient ces peuples premiers : 110 livres en soixante ans. Ma résolution était de mettre sur le même plan, des hommes de réflexion comme Claude Lévi-Strauss, le poète Victor Segalen, l'anthropologue Darcy Ribeiro⁵², et des illettrés comme Viramma⁵³, une paria des Indes. Ce qu'avec mon ami Claude Lévi-Strauss, nous appelons la « pensée sauvage ». Dois-je évoquer Dominique Sewane, chez les Batāmmariba du Togo (*Le*

50. Pierre GEORGE, Fernand VERGER, *Dictionnaire de la Géographie*, 4^e édition revue et corrigée, ouvrage collectif, coll. « Quadrige », Paris, PUF, 478 p.

51. Frantz FANON, *Les Damnés de la Terre*, préface de Jean-Paul SARTRE, Paris, Éditions Maspéro, 1961, réédition éditions Gallimard, 1991, pp. 37-46.

52. Darcy RIBEIRO, *Carnets indiens. Avec les indiens Urubus-Kaapor, Brésil*, coll. Terre Humaine, Paris, Éditions Plon, 2002.

53. VIRAMMA, Jean-Luc et Josiane RACINE, *Une vie paria. Le rire des asservis. Pays Tamoul, Inde du Sud*, coll. Terre Humaine, Paris, Éditions Plon, 1995.

*Souffle du mort*⁵⁴), un des grands classiques de l'anthropologie africaine, Barbara Glowczewski-Barker, *Rêves en colère*⁵⁵, avec les aborigènes d'Australie, et Bruce Albert, *La Chute du ciel*⁵⁶, les Yanomami de la forêt amazonienne? Davi Kopenawa s'adresse au jeune ethnologue venu l'entendre: « Il y a longtemps, tu es venu vivre chez les Yanomami et tu parlais à la manière d'un revenant. Tu as peu à peu appris à imiter ma langue et à rire avec nous. Nous étions jeunes. [...] Plus tard, je t'ai déclaré: si tu veux prendre mes paroles, ne les détruit pas; ce sont les paroles d'Omama, démiurge de la mythologie et des *Xapiri*, les esprits de la forêt. Dessine-les d'abord, sur des peaux d'image, puis regarde-les souvent. [...] Comme moi, tu es devenu plus avisé en prenant de l'âge. Je voudrais maintenant que ces mots se propagent pour être vraiment entendus. Ce sont des paroles de vérité⁵⁷. » Tous les peuples premiers ont cette faculté de dialogue avec les invisibles, qu'invoquent les poètes. Barbara Glowczewski-Barker donne en détail la relation spirituelle de l'homme avec la terre, il y a des rites et des dessins maillés inscrits sur les corps, le sable, la roche et les œuvres d'art; c'est une alliance quasi physique entre les humains et le cosmos. Les Yanomami parlent avec les oiseaux. Il y a une méta-

physique séculaire qui permet une histoire personnelle entre le chaman et ces invisibles de la « pensée sauvage ». Dans cet ouvrage exceptionnel, le chaman Davi Kopenawa, du peuple des Yanomami, nous fait vivre une vie hors du commun. Chez tous les peuples primitifs, il y a un souci existentiel de percevoir cette énergie créatrice, cette force de la matière, cette physique ondulatoire et en particulier, dans la pierre chez les Inughuit. Ces hypersensibilisés entendent cette parole de vérité. Il est grand temps que les élites occidentales, c'est-à-dire, que les académies des sciences, que les universités, l'Unesco, les Nations unies, s'ouvrent à toutes les cultures du monde, et de donner à la philosophie universelle, le nouveau souffle de l'énergie créatrice qui lui vient des sociétés orales, de la lecture des gravures pariétales de la préhistoire sud-européenne et des peuples racines contemporains dans la mesure où on veut bien les écouter avant de les annihiler. Respecter l'autre dans sa singularité, tous les autres, toutes les minorités. Il en va de l'avenir de l'intelligence humaine, à la veille de son plus grand défi, l'exploration de l'univers cosmique.

Jean Malaurie, mai 2015

.....

54. Dominique SEWANE, *Le Souffle du mort. La tragédie de la mort chez les Batâmmariba du Togo, Bénin*, coll. Terre Humaine, Paris, Éditions Plon, 2003.

55. Barbara GLOWCZEWSKI, *Rêves en colère. Alliances aborigènes dans le nord-ouest australien*, coll. Terre Humaine, Paris, Éditions Plon, 2004.

56. Davi KOPENAWA et Bruce ALBERT, *La Chute du ciel. Paroles d'un chaman yanomami*, coll. Terre Humaine, Paris, Éditions Plon, 2010.

57. Davi KOPENAWA et Bruce ALBERT, *op. cit.*, p. 10.

Figure 2 (page suivante): Jean Malaurie écrit sa thèse, Thèmes de recherche géomorphologique dans le nord-ouest du Groenland, à Vézelay, où Claude Lévi-Strauss lui rend visite (1956).
© Jean Malaurie

Retrouvez tous les ouvrages
de CNRS Éditions
sur notre site

www.cnrseditions.fr